

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+. Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



arcadie

revue littéraire
et scientifique

141

douzième année

septembre 1965

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française ..	38 F	19 F
Etranger	50 F	25 F
Abonnement de soutien : 1 an : 45 F — Etranger : 60 F		
Abonnement d'Honneur : 100 F		
Le numéro : 3,50 F		

« Arcadie » est toujours expédiée sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes
« ARCADIE »

19, rue Séranger, Paris-3^e
Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02
au nom de « ARCADIE ».

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté
peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute
responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.
Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.
0,50 F pour tout changement d'adresse

Der Kreis-Postfach Fraumunster 547. Zurich 22.
C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.
Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.
Forbundet av 1948. Postboxes 1305. Oslo. Norvège.
Riksförbundet för sexuell likaberättigande
Box 850. Stockholm. I. Suède.
Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.
One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)
Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)
C.C.L., 29, rue Jules-Van-Praet, Bruxelles
Renseignements à « Arcadie »

« Copyright « Arcadie 1965 »

— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle - ILLIERS
Dépôt légal 1965. N° 395 — Imprimé en France

ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DOUZIÈME ANNÉE

SEPTEMBRE 1965

SOMMAIRE

Le vieillard homophile, par ANDRÉ BAUDRY	367
L'érotisme en question, par SERGE TALBOT	373
En Angleterre... encore un espoir déçu, par MARC DANIEL	380
Le car de Salonique, par HARALAMPOS	384
Témoignages, par GÉRARD MEZIERES	388
Enquêtes, enquêtes, enquêtes..., par XAVIER BEAL ...	393
Septembre, par R. F.	400
Absence, poème de MAURICE BERCY	366
LIVRES :	
Les Juifs, de Roger PEYREFITTE	402
Quelques ouvrages anglais et américains de « vulgarisa- tion »	404
THEATRE :	
Zoo story, le Rêve de l'Amérique, d'Edward ALBEE	409

ABSENCE

Mon âme aseptisée laiteuse indifférente
En brouillards s'éparpille est-ce pour son malheur
Si rien ne l'intéresse est-ce pour son bonheur
O maîtresse du vide insoucieuse absente

Elle a tout accepté tout digéré l'attente
Et le drame et l'ennui plus rien ne lui fait peur
Elle a tout oublié tout renié l'ardeur
De son printemps et sa passion adolescente

Je fais pitié je fais envie je ne crois rien
De ce qu'on dit ai-je tort de me satisfaire
Quand je n'ai pas trouvé celui qui peut me plaire

Me plaindre je ne puis si je ne souffre point
Tout choix est effrayant tout amour nous dérange
En moi Narcisse est mort et mon ciel n'a plus d'ange.

MAURICE BERCY.

LE VIEILLARD HOMOPHILE

par ANDRÉ BAUDRY.

Cher Ami lecteur, en lisant le titre de cet éditorial, vous devez vous poser la question : mais pourquoi? mais à quoi bon?

S'intéresser au jeune homophile, soit, c'est normal, au seuil de son existence les problèmes sont multitudes, leurs solutions hasardeuses, et la route qui s'ouvre à lui doit lui être organisée, ou précisée... passe encore pour l'homophile adulte, qui a un bon bout de chemin à parcourir, et à qui il convient de redire et de rabâcher les obstacles, les heurts, les catastrophes, les espoirs, les illusions..., les bonheurs possibles.

Mais le vieillard!

Mais c'est peut-être bien parce que peu d'hommes s'intéressent encore à lui que je me tourne vers lui, en *Arcadie*, ce mois-ci..., c'est parce qu'il est oublié, méconnu, méprisé, critiqué, déjà enterré... que moi, qui prétends être moraliste, et qui prétends porter toute l'homophilie en moi, que moi, je m'arrête un instant au seuil de son cœur, de sa mémoire, de sa vie..., au seuil de sa tombe..., moi, et, je veux l'espérer, tous les Arcadiens qui vivent plus que ce jour et ce jour...

Tous les Arcadiens, y compris les jeunes qui, souvent, pour des motifs divers, sont déjà hantés par l'idée de vieillir...

Mais, chacun le sait, savoir vieillir n'est pas chose facile, que l'on soit homophile ou non!

Si beaucoup ont « raté » leur jeunesse, on peut en dire autant de beaucoup de vieillards. Et si la jeunesse a l'excuse de l'inexpérience, quelle excuse trouver à la vieillesse?

N'est-ce pas banalité encore que de dire ce qui a souvent été écrit partout : certains jeunes méditent, réfléchissent plus que des vieillards, et certains de ceux-ci ont encore tous les défauts du jeune homme.

Mais il n'est pas dans mon propos de faire le procès des vieillards..., un certain article, publié en cette revue, il y a quelque dix ans, fit assez de bruit..., fit assez de mal, irrita assez, pour que je n'accentue pas cet aspect de la vie de l'homophile devenu vieux. Celui qui avait alors écrit cet article était jeune, extrêmement prétentieux, et je crois que l'âge qui avance pour lui aussi ne lui a encore appris que peu de chose..., il sera un épouvantable vieillard!

Donc, point de procès!

A mon habitude, je voudrais plutôt, pêle-mêle, donner des conseils, broser un tableau, réconforter, louer, blâmer un peu, surtout donner aux vieillards qui me liront en ce mois d'automne, à ceux qui retrouveront, plus tard, cet article... à moi-même, qui peut-être me relirai lorsque je serai devenu à mon tour un vieillard..., donner une raison supplémentaire de vivre dans la joie, de n'être point gêné d'être heureux, puisque nous sommes à une époque où souvent le scandale pour les autres, y compris pour les forces morales, politiques, philosophiques, c'est le bonheur (ou la richesse).

Arcadien, mon Ami, qui approchez de vos soixante ans, qui les avez dépassés, et qui souvent — car c'est l'une des occupations de cet âge — refaites le voyage de votre existence en sens inverse, vous vous partagez en deux mondes : celui qui bénit son homophilie — celui qui maudit son homophilie..., celui qui ne retrouve que des satisfactions, celui qui ne retrouve que des déceptions.

Alors, à vous qui auriez voulu être « comme les autres », qui blasphémez, qui vous creusez la tête pour savoir pourquoi vous avez été homophile..., qui recherchez, vainement, des explications : famille, éducation, religion, timidité, expériences dans la prime enfance, exemple, lecture, vie communautaire, débauchage..., qui pensez que le bonheur aurait coulé en torrent dans vos veines si vous aviez été « normal », si vous aviez eu femme et enfant, si vous aviez pu vivre à visage découvert, en paix avec Dieu et ses Eglises, sans crainte des pouvoirs publics, du chantage, du prostitué, du gigolo..., vous qui pensez n'avoir jamais connu un véritable amour, un amour pur, un amour désintéressé, un amour pour aujourd'hui et encore pour demain..., à vous, blessé, déçu, aigri, amer, abandonné, atrocement seul pour le long et interminable soir de votre promenade terrestre..., à vous, moi qui vous vois et vous entends, et vous connais,

et vous admire, et vous aime..., je vous dis : ce n'est pas vrai!

Ah, si ensemble nous reparcourions le chemin de votre vie, comme je suis assuré que nous trouverions des haltes — peut-être courtes, certes, mais des haltes de pleine santé morale, de plein épanouissement sentimental!

Votre homophilie, ce soir, cause de ce que vous êtes, allons donc!

Mais vous savez bien qu'à cause même de ce retrait, de cet « à côté des autres », vous avez été contraint à réfléchir plus, à donner un sens à votre vie, à vous poser des questions, à connaître l'*inquiétude*, et cela vous ne le compteriez pour rien!

Jamais, comme tant de vos collègues de travail, comme tant de vos voisins de palier ou de rue, vous ne vous êtes contenté du boire, du manger, du dormir, de l'amour...

Et c'est votre grandeur ce soir. Même en cette enquête récente publiée par un grand hebdomadaire, il fut reconnu que vous étiez plus fin, plus esthète, plus cultivé, plus « intérieur »... A ce moment, où tant de souvenirs se pressent à votre mémoire, déjà, vous me donnez raison... et déjà votre homophilie n'est plus la responsable de votre actuelle vieillesse.

Et vous avez connu l'amour, oui, ne dites pas le contraire.

Le feu brûlant de votre cœur et de vos sens a été parfois partagé...

Et vous avez goûté les délices d'être aimé, d'être deux et d'être un seul...

Orages et tempêtes, apaisements, abandon, jalousie..., échecs et réussites, résolutions tenues et faiblesses renouvelées..., un homme quoi, comme tout homme, mais ne dites pas que vous n'avez jamais connu pour vous seul, et plusieurs jours, et plusieurs nuits, dans votre corps et dans votre âme cette douce plénitude de l'amour pur et sincère de l'un de ces garçons, éphèbe ou homme mûr, le plus beau parmi les plus beaux parce que choisi par vous, parce que mutuellement choisis à la même seconde et c'est cela qui a fait ruisseler votre front d'une rosée bienfaisante, qui a fait battre votre cœur plus vite, et qui vous a fait entreprendre des projets admirables et merveilleux... pour un demain sans fin, pour ce jour de votre vieillesse, ce garçon dont vous vous souvenez bien maintenant et du prénom, et de ses

yeux, et de sa façon de vous tenir la main... et c'est lui qui, demain, à l'inéluctable matin de la mort..., vous prendra votre main refroidie et vous conduira vers l'éternité, frère des hommes, homme parmi les hommes, puisque à cette heure il n'est plus question de richesse, de pauvreté, d'intelligence... et donc d'homophilie ou d'autre nature...

Ah, mon ami, aujourd'hui, au soir de votre vie, où vous faites le compte : ne soyez pas injuste, ne soyez pas ingrat, ne soyez pas oublieux!...

Et si tout ne fut pas comme cela aurait dû être, c'est simplement parce que, comme quiconque, vous avez commis des erreurs, les autres ont commis des erreurs.

Les seuls échecs ne sont pas de notre côté.

Les seules réussites ne sont pas dans le monde hétérophile.

Comme la vertu et comme le mal ne sont pas ainsi distribués, compartimentés.

... C'était hier, et maintenant, pour un moment du moins, je le sais, de mon avis, vous me dites : « Oui, souvenirs, beaux souvenirs..., mais voyez ce que je suis..., ce qui me reste, j'ai bien raison d'être amer, d'être misanthrope... »

Et je vous réponds : surtout contrôlez-vous. Ne soyez pas de ces rares (!) vieillards qui veulent encore jouer au jeune homme... Je n'exagère rien..., qui voudront se vêtir de pantalons ou de chandails réservés aux moins de vingt ans..., qui voudront plaire coûte que coûte et chercheront par des moyens artificiels à cacher leur âge, ne prétendez pas que les jeunes soient à vos pieds, admiratifs, parce que vous avez ou expérience ou intelligence, ou situation ou argent..., ou simplement — ce qui est stupide — parce que vous êtes homophile et lui aussi..., soyez discrets, soyez nobles, soyez indulgents, soyez bons, soyez généreux.

Que votre vieillesse ne soit pas un étai qui vous replie sur vous-même, mais la belle et ultime chance, ayant beaucoup vu et jugé, de comprendre mieux, de pardonner davantage, d'instruire modestement, de sourire joliment encore à la vie... ou à la vision d'un être qui vous émeut, qui n'est plus pour vous, du moins dans l'échange des chairs, mais qui peut tellement être plus à vous, si vous savez vous taire et si vous savez parler, si vous savez donner et si vous savez vous retenir : si vous savez vous mettre à la juste place qui convient à votre âge, qu'il vous accorde, croyez-moi, qu'il

lui est agréable de vous octroyer dans sa vie, et qu'il vous gardera toujours.

Je sais de nombreux Arcadiens de Paris, de province, qui ont su trouver cette voie de sagesse, et qui, ils peuvent en porter témoignage, ont une vieillesse comme ils ne l'espéraient pas, entourés d'affections nombreuses, souvent même plus radieuses que celles des enfants de la chair.

Ah, ne soyez pas de ces vieillards toujours en chasse, inquiets du lendemain, voulant ravir et dévorer, souvent hideux, défigurés, insistants et lassants, voulant encore des étreintes passionnées, voulant encore être le maître qui choisit, qui dispose, qui remet, qui renvoie!...

Vous n'obtiendrez rien : si ce n'est un surcroît de tristesse et de mélancolie, d'amertume et de désespoir.

Aimez la vie, aimez celle des autres, ne soyez pas jaloux ou envieux, et la vie reviendra au centuple au plus profond de vous-même lorsqu'un jeune vous sourira, lorsqu'il vous serrera la main, lorsqu'il vous prendra pour confident de ses peines, lorsqu'il vous demandera aide, conseil et affection... Oh, comme il est beau ce matin-là, mon cher vieillard homophile!...

Il faut savoir terminer ces pages... comme il faudra savoir achever sa destinée.

Alors, avant de vous quitter avec cette revue..., laissez-moi vous dire encore ceci :

Vous qui m'avez si souvent dit que votre vie eût été différente si, à vos vingt ans, *Arcadie* avait existé, maintenant qu'elle existe, pourquoi ne retiendriez-vous pas quelques-unes des pensées contenues dans cet article. Les jeunes Arcadiens ne sont pas tous convaincus de la nécessité d'*Arcadie*, mais puisque vous, vous l'êtes, pensez qu'elle peut autant rendre service au plus jeune qu'au plus âgé.

Et je vous dis : au revoir. Quelquefois, de plus en plus souvent, à mesure que la vie d'*Arcadie* avance aussi dans le temps, il me revient des enveloppes d'ici et de là, à travers le monde, avec le cachet des postes : « *décédé* »... Alors Arcadien au visage et au cœur connus, Arcadien lecteur anonyme de notre voix, mais Arcadien, mais homme parmi les hommes, vous me faites m'arrêter un instant, sur mon chemin, vous me faites abandonner un moment le monde des Arcadiens vivants pour lesquels nous travaillons, nous luttons, tous ceux qui font *Arcadie*, et vous me faites demeu-

rer avec vous... et vous, vous qui me lisez maintenant, vous me ferez demeurer avec vous, demain... Et j'imagine vos vies, et toute l'homophilie en tant que telle se dresse devant moi, et je vous rends témoignage... puisqu'aussi bien personne ne vous le rend à ce titre : Arcadien, mon ami, ... comme vous, dont j'ai appris la mort hier, François le Hardy, collaborateur d'*Arcadie*, qui, il y a peu, en ces pages, nous contiez la mort d'un Arcadien en sanatorium, et qui, à votre tour, venez de partir, à trente ans..., oui, je porte témoignage de ce que sont vos vies, nos vies.

A l'instant où vous sentirez le froid de la mort venir, vos paupières se fermer, votre cœur ne plus battre, que la terre d'*Arcadie* vous soit légère et douce, que le regard des garçons que vous avez aimés; Arcadiennes, mes amies, le regard des femmes que vous avez aimées, qu'il vous accompagne dans l'au-delà. Et soyez fiers! Vous n'avez rien fait de mal..., vous n'avez pas commis le mal..., oh, pas de regrets...

Votre homophilie, votre nature, avec ses grandeurs et ses bassesses, était digne d'être vécue... Soyez heureux! à défaut d'une famille naturelle peut-être, une famille spirituelle qui ne périra pas vous enveloppe tendrement dans ce linceul né avec le monde, qui finira avec le monde, et qui tient, serrés en ses plis, tous ceux qui comme vous sont nés, sur la terre des hommes, avec au cœur l'amour des garçons, l'amour des filles.

Je veux pour chaque Arcadien une belle mort. Il la mérite.

Et c'est parce que nous œuvrons tous pour qu'il ait une vie digne, discrète, harmonieuse, équilibrée, que nous sommes tous assurés de mourir dignes, fiers, heureux, en *Arcadiens*.

ANDRÉ BAUDRY.

L'EROTISME EN QUESTION

par SERGE TALBOT.

« Si Dieu a l'intention de me demander compte de quelque péché et s'il veut me mettre en la compagnie des diables, je lui dirai : Arrêtez, Seigneur, par pitié! Pendant toute ma vie j'ai été tourmenté dans le monde mauvais, gardez-moi maintenant, s'il vous plaît, des bourreaux. »

Peire CARDENAL (1180-1278).

« Les règles du tabou datent d'une époque où les gens étaient en général plus cruels que maintenant et par conséquent elles ont tendance à conserver différentes sortes d'inhumanités qu'autrement la conscience morale de notre époque aurait dépassées. »

Bertrand RUSSELL.

Faut-il voir dans l'Érotisme une ruse du Génie de l'Espèce, ou une « approbation de la vie jusque dans la mort » (G. Bataille)? Faut-il penser avec l'érotique du XIII^e siècle que « l'amour est toujours plus que l'amour » (Nelli), qu'il est lié à des vertus de générosité, de valeur, qui sont encore plus précieuses que lui? La vraie possession est-elle physique ou la passion doit-elle demeurer stérile pour ne pas se confondre avec le goût de la procréation? Les différentes variétés de l'érotisme sont-elles les fléaux décrits par les religions occidentales ou des valeurs mal exploitées? Tels

sont les thèmes que des publications récentes nous engagent à méditer (1).

René Nelli, dans sa thèse de doctorat ès lettres, étudiant les origines de l'amour provençal, montre que les troubadours ont idéalisé l'hétérosexualité sur les mêmes bases que les philosophes Grecs au v^e siècle avant Jésus-Christ avaient idéalisé l'homosexualité :

« Chez tous les peuples primitifs l'amitié et l'amour sont dans les mêmes rapports : doctrinal et chronologique. C'est de l'amitié et non de la sexualité qu'est issu l'amour épuré, et l'on peut affirmer, sans crainte de généraliser indûment, qu'il ne s'est jamais éprouvé comme tel, c'est-à-dire comme transcendant — ou même refusant — le fait charnel, qu'après avoir emprunté à l'amitié masculine, préalablement idéalisée, ses mythes et ses rites, et s'être, pour ainsi dire, greffé sur elle (p. 277). Pendant toute la période qui a précédé l'amour courtois, les femmes se dévouaient aux hommes, mais, eux, ne consentaient à se dévouer corps et âme qu'à leurs amis, leurs frères d'armes. Mourir d'amour pour une amante — à moins qu'il ne se fût agi d'un devoir social — était considéré comme indigne d'un héros. Même sous couleurs mythiques cette dévotion suprême n'intéressait les poètes que si elle était homosexuelle. Car toutes les idéalizations de la passion leur étaient familières, mais rapportées à l'amitié virile... » (p. 292).

Chez les peuples primitifs l'amour homosexuel, dans le cadre des fraternités guerrières, a toujours précédé l'amour hétérosexuel. Les premiers chants d'amour ont été ceux des frères de sang :

« Les amis échangent leur sang, soit en buvant quelques gouttes mélangées à une potion, soit en faisant coïncider des incisions pratiquées à leurs bras, à leurs cuisses, ou, assez souvent, sur la poitrine à la place du cœur. »

Rien ne peut plus dès lors les séparer : « J'aime mieux mourir avec mon ami que vivre ailleurs dans les délices », disaient les Lombards du VIII^e siècle, aux yeux desquels la femme n'avait aucune existence morale.

(1) René Nelli : *L'Érotisme des Troubadours*. 373 p. Ed. Privat, Toulouse. Prix : 27,80 F.

Dr Lars Ullerstam : *Les Minorités Érotiques*. 270 p., Ed. J.J. Pauvert. Prix : 18,50 F.

Georges Bataille : *L'Érotisme*. 305 p. Coll. « Le Monde en 10/18 ». Prix : 4,50 F.

Pendant de longs siècles c'est l'Amitié masculine — que les pharisiens modernes appellent « contre nature » — qui a été considérée comme la seule forme possible du pur amour, et il a fallu attendre les platoniciens arabes de l'Espagne Musulmane pour que l'Érotisme hétérosexuel puisse intégrer peu à peu les thèmes de l'amour grec. Pour construire l'amour sur les mêmes bases que l'amitié virile, certains troubadours exigeaient même une masculinisation morale de la femme. Les amants qui échangent leurs cœurs imitent, sans s'en douter, les compagnons d'armes qui devenaient frères en échangeant leur sang.

L'amour platonicien — qu'il s'adressât à des hommes ou à des femmes — avait pour objet l'Idée, la forme invisible, le corps de Lumière qui s'exprime plus ou moins bien dans le corps de chair et qu'on ne voit qu'à condition que le regard ne soit plus obscurci par le désir charnel. De même le Manichéisme, religion de la Beauté, voyait en celle-ci non point l'œuvre du mal, mais un reflet du Bien emprisonné dans la matière.

Malheureusement le christianisme grossier des hommes du Nord allait persécuter les troubadours, noyer dans le sang la Foi Cathare, héritière de l'ancien manichéisme, et utiliser les tabous sexuels de Moïse comme instruments de pouvoir.

« Si un homme couche avec un autre homme comme on couche avec une femme, les deux commettent une horreur. Ils doivent être punis de mort. La réparation du sang est sur eux. » Ce terrible commandement du Troisième Livre de Moïse a probablement causé, comme le note le Dr Lars Ullerstam, la plus grande souffrance qu'ait endurée l'humanité.

« Une femme ne doit pas porter les habits d'un homme, un homme ne doit pas non plus mettre des habits de femme; car celui qui agit ainsi est une abomination pour le Seigneur ton Dieu. » (Cinquième Livre de Moïse.) Nantis de cette lumineuse explication, les juges, qui s'acharnaient volontiers sur les gens inoffensifs, allaient, pendant des siècles, persécuter les travestis.

Moïse a fait de la culture occidentale une des plus hostiles à la sexualité qui aient jamais existé.

Sans doute nous ne sommes plus au Moyen Âge, et certains pays, comme la Suède, paraissent avancés sur le plan de la liberté sexuelle.

En Suède les ébats des jeunes sont placés sous le signe de la sécurité. Les distributeurs automatiques de produits contraceptifs s'alignent à côté d'appareils à cigarettes et à friandises. Les revues pornographiques hétéro et homosexuelles sont en vente libre. Cependant, comme partout, les « minorités érotiques » sont parfois victimes d'un impitoyable « racisme » de la part de certains employeurs et de certains logeurs. Aussi le livre plein de science et d'humour que le Dr Lars Ullerstam consacre à leur défense peut-il être utile en Suède, où il a paru d'abord, aussi bien qu'en Angleterre, en Italie, en Allemagne, aux Etats-Unis et en France où il paraît simultanément.

Cet ouvrage est un courageux plaidoyer en faveur de ces minorités, entre lesquelles le groupe particulier des homosexuels fait presque figure de privilégié ! Ce groupe, en effet, est soutenu par une bonne partie de l'opinion ; la presse, la littérature lancent périodiquement des campagnes en sa faveur ; il existe des clubs où ils peuvent se retrouver. Les exhibitionnistes, les voyeurs et les pédophiles donneraient cher pour bénéficier de semblables avantages. Et pourtant... Songeons que dès 1795 le Marquis de Sade écrivait dans *La Philosophie dans le Boudoir* :

« Eugénie. — Voilà une fantaisie bien extraordinaire !

« Dolmancé. — Aucune ne peut se qualifier ainsi, ma chère ; toutes sont dans la nature ; elle s'est plu en créant les hommes à différencier leurs goûts comme leurs figures, et nous ne devons pas plus nous étonner de la diversité qu'elle a mise dans nos traits que de celle qu'elle a placée dans nos affections. »

Bien que nous soyons en retard sur Sade, nous sommes actuellement en train de réaliser en Occident le vieux rêve d'une société du bien-être, et les puritains ne sont pas parvenus à empêcher la morale hédoniste de pénétrer dans le domaine de la vie sexuelle : on considère aujourd'hui que les rapports sexuels doivent être utilisés comme un moyen de plaisir. Mais la jouissance érotique est devenue l'apanage de ceux qui ont des besoins hétérosexuels correspondant à certaines normes. L'homme pour qui l'Amitié virile est la seule forme possible de l'amour et de l'espoir, celui qui, au nom du droit au plaisir, veut faire varier les conditions de sa jouissance sexuelle, se heurtent à une intolérance farouche.

Si elle est injustifiable, l'intolérance à l'égard des minorités érotiques est facilement explicable :

« Le fait de tracasser les individus différents, dit le Dr Ullerstam, semble être une des caractéristiques communes à tous les êtres qui vivent en groupes... Toutes les civilisations et tous les peuples ont consacré les besoins sexuels à des dieux plus ou moins sadiques... »

Les persécuteurs des minorités sexuelles, qui sont souvent en même temps des persécuteurs de Juifs et de Noirs, se recrutent chez les individus qui, ayant eux-mêmes les impulsions sexuelles défendues et manquant de courage pour se l'avouer, trouvent commode de projeter ces désirs refoulés sur autrui et de les combattre en faisant souffrir les autres. Ainsi beaucoup d'homosexuels latents se croient l'objet d'attentats homosexuels.

« A quel mobile obéit un procureur qui lutte avec brio contre la pornographie ? Cherche-t-il à conserver sa bonne conscience tout en satisfaisant ses besoins de voyeur en regardant des films de coucherie et autres raffinements ? » : Une attitude intensément répulsive à l'égard d'un acte n'est qu'une défense contre une inclination inconsciente très forte pour cet acte.

De nos jours, les réactionnaires sexuels n'ont pas le courage de damner les fantaisistes sexuels au nom de la chasteté, vertu trop visiblement stérile. Ils les damnent au nom de la « santé », au sens particulier qu'ils donnent à ce mot :

« Être sain est une notion qui n'a rien à voir avec l'hygiène mentale, qui semble nous venir d'Amérique et englobe un curieux mélange qui tient à la fois du sportif bronzé, de la brutalité et de la pruderie. »

En fait, il n'existe aucune étude qui montre que les individus dont le comportement sexuel s'oppose aux conventions dans une société ou dans une autre se rendent plus souvent coupables de crimes de violence que les gens dont l'instinct sexuel est soi-disant normal. Loin d'être les fléaux dénoncés par Moïse et refoulés de l'époque victorienne, les « perversités » sont les fleurs du jardin d'amour qui, comme disait un poète de l'Espagne Musulmane, Abu Saïd, « ne font pas de fruits ».

Au nom de la Charité, le Dr Ullerstam préconise la création d'un ordre de « Samaritains érotiques », qui donneraient la joie à tous ceux qui en sont frustrés — idée d'une générosité authentique qu'en France déjà E. Armand préconisait à ses Amis.

« Nous ne pouvons être sûrs que d'une chose. Les « per-

versités » offrent de grandes possibilités de bonheur. C'est la raison pour laquelle les « perversités » sont bonnes en elles-mêmes et qu'il faut les encourager. »

Si l'on ne veut pas aller jusque-là, on doit tout au moins affirmer avec Ullerstam :

« Il faut faire quelque chose pour rendre les conditions de vie des minorités sexuelles plus supportables. »

Selon le mysticisme platonisant des troubadours la fonction de la joie d'aimer était d'apporter le rajeunissement par l'enthousiasme vers le Beau et l'ivresse du dépassement. Selon l'hédonisme libre-penseur du Dr Lars Ullerstam, elle est de donner aux êtres malheureux et éphémères que nous sommes de précieuses possibilités de bonheur. Il reste à examiner le point de vue qu'apporte notre troisième ouvrage : le point de vue d'un mysticisme athée.

Freud avait montré que dans notre imagination et notre inconscient la sexualité était associée à la mort. « L'érotisme » de Georges Bataille est fondé sur ce rapport.

G. Bataille, auteur d'un livre obscur et profond : *L'expérience intérieure*, ancien directeur de la revue *Critique*, est mort il y a quelques années. Cet écrivain maudit n'intéressait que quelques vrais philosophes. Grâce à la collection 10/18 le grand public va pouvoir faire connaissance avec lui.

« L'esprit humain est exposé aux plus surprenantes injonctions. Sans cesse, il a peur de lui-même. Ses mouvements érotiques le terrifient. La sainte se détourne avec effroi du voluptueux : elle ignore l'unité des passions inavouables de ce dernier et des siennes propres », dit G. Bataille.

Alors que l'activité sexuelle de reproduction est commune aux animaux et aux hommes, l'activité érotique est spécifiquement humaine : par elle, l'homme cherche obscurément à aller au-delà de ses limites, à sortir de lui-même. Les êtres humains sont des êtres discontinus qui ont la nostalgie de la continuité de l'être. Or la continuité, pour les êtres discontinus, n'est possible que par la mort. L'érotisme est dominé par cette fascination de la continuité des êtres et de la mort : « Il y a, nécessairement lié au moment de la volupté, une rupture mineure évocatrice de la mort. » Selon G. Bataille, la plénitude de l'accomplissement sexuel exige un sentiment de liberté que nous ne pourrions éprouver sans l'évidence d'une transgression des tabous anti-

sexuels. Ainsi la beauté « est désirée pour la salir. Non pour elle-même, mais pour la joie goûtée dans la certitude de la profaner ».

Assez curieusement, l'auteur de *L'Erotisme* retrouve la thèse de R. Nelli sur l'antériorité de l'amour illicite sur l'amour conjugal :

« L'amour profond que le mariage en aucune mesure ne paralyse serait-il accessible sans la contagion des amours illicites, qui eurent seules le pouvoir de donner à l'amour ce qu'il a de plus fort que la loi? »

A la sombre mystique de la continuité des êtres, il est permis de préférer celle du Manichéisme, des troubadours et des Fidèles d'Amour iraniens, disciples de Ruzbeha'n de Shiraz, qui au XII^e siècle, voyant dans la Beauté une apparition du suprasensible, pensait, comme M. Henry Corbin l'écrivait dans les *Cahiers du Sud*, que l'amour humain, « bien loin de former un contraste avec l'amour divin, est au contraire la pédagogie spirituelle indispensable pour accéder à celui-ci. »

« L'Amour tout puissant et tout rusé, disait Platon, est une aspiration vers les choses bonnes et le bonheur. » Les puritains et les réactionnaires sexuels cherchent à le rabaisser, à n'être qu'une activité de reproduction, parce qu'ils haïssent les choses bonnes et le bonheur — ces choses bonnes et ce bonheur qu'ils n'ont jamais atteints et n'atteindront jamais.

SERGE TALBOT.

RELIURES

1964-1965

(dos en cuir - couleur verte)

12 F l'une (port compris)

EN ANGLETERRE...

ENCORE UN ESPOIR DÉÇU

La période des vacances, qui s'est écoulée depuis, a fait perdre beaucoup de leur actualité aux débats qui se sont déroulés, au printemps dernier, à la Chambre des Lords et à la Chambre des Communes d'Angleterre sur la réforme de la loi condamnant l'homosexualité. Tous les Arcadiens, du reste, ont suivi cette affaire à l'époque en lisant leur journal habituel (même l'ultra-conformiste *Journal parlé* de l'O.R.T.F. y a, je crois bien, fait allusion); certains hebdomadaires — *Carrefour* notamment — se sont distingués, à ce propos, par la violence de leur intolérance et l'éclat de leur obscurantisme : preuve que la bêtise et la mauvaise foi ne sont, hélas, le privilège d'aucun pays. Nous n'avons donc pas d'autre ambition, ici et aujourd'hui, que de tirer en quelque sorte la « morale » de cette affaire.

Nous avons laissé entendre, dans notre dernière Chronique d'Angleterre (*L'autre côté de la Manche*, n° de février 1965), que la prise du pouvoir par les travaillistes à la suite des élections d'octobre 1964 pourrait bien amener du nouveau dans l'évolution de la loi. Le nouveau Lord Chancelier, Lord Gardiner, juriste connu comme partisan de la réforme, semblait décidé à « faire quelque chose ». Mais il lui était difficile d'agir directement, étant donné la faible majorité dont dispose le gouvernement de M. Wilson aux Communes et le caractère polémique du sujet en question.

En fait, l'initiative du mouvement devait venir, de façon fort inattendue, de cette citadelle du conservatisme qu'est la Chambre des Lords. Le 12 mai 1965, Lord Arran (un ancien diplomate quinquagénaire) déposait une proposition tendant à l'adoption des « recommandations » du fameux Rapport Wolfenden (1).

(1) C'est-à-dire (est-il besoin de le rappeler?) que les relations homosexuelles entre adultes consentants et en privé cessent d'être condamnées par la loi. Le Rapport Wolfenden date de 1957 et, depuis lors, n'a jamais été adopté par le Parlement, malgré les efforts de tout ce que l'Angleterre compte de personnalités éclairées et libérales.

L'ANGLETERRE

Les arguments développés par Lord Arran étaient ceux mêmes du Rapport Wolfenden, défendus avec beaucoup d'éloquence et de sensibilité : la loi actuelle est une véritable incitation au chantage, la morale privée doit être en dehors du domaine de la loi, l'homosexualité entre adultes consentants est inoffensive pour la société, etc... Toutes vérités qui, en France, nous paraissent évidentes et même banales, mais qui, en Angleterre et aux Etats-Unis, se heurtent encore à de farouches oppositions.

Retenons, du discours de Lord Arran, cette belle formule : « Personnellement, je trouve le chantage bien pire que l'homosexualité, et l'assassinat de l'âme bien plus grave qu'un geste indécent. »

Le débat qui s'engagea sur cette proposition devait durer plus de deux mois, et occuper en leur presque totalité cinq séances de la Chambre des Lords, soit en séance plénière, soit en commission (« Committee »). Son compte rendu remplit six fascicules du *Journal officiel* (« Hansard's ») et constitue un témoignage historique de premier ordre sur l'état d'esprit de la société britannique sur l'homosexualité en notre année 1965. Les points de vue les plus intelligents y voisinent avec l'ignorance et l'intolérance les plus arriérées. Notons au passage quelques faits significatifs : tous les évêques siégeant à la Chambre des Lords ont (à une ou deux exceptions près) pris parti en faveur du changement de loi; les paires, notamment Lady Gaitskell, ont également voté dans le sens de la proposition de Lord Arran; Lord Boothby (qui, l'été dernier, était accusé par le *Sunday Mirror* d'avoir des relations... amicales avec un gangster : voir *Arcadie*, n° 134, p. 90) faillit se battre en pleine séance avec Lord Dilhorne, qui le qualifiait d'apologiste de la sodomie; le marquis de Queensberry, descendant de celui qui, en insultant publiquement Oscar Wilde, déclencha en 1890 la catastrophe du poète, a été un des avocats les plus éloquents de la réforme; enfin, parmi les interventions hostiles à la libéralisation de la loi, la palme de la stupidité revient sans aucun doute à l'illustre maréchal Montgomery, vicomte d'El Alamein, qui prétendit — entre autres choses — que la suppression de la loi contre l'homosexualité signifierait la ruine de l'Armée britannique, et proposa que l'âge limite au-dessous duquel l'homosexualité resterait punissable soit fixé à... quatre-vingts ans!

A l'issue de ces discussions parfois confuses — beaucoup

de nobles Lords parlant de choses qu'ils ignoraient complètement : l'un d'eux alla même jusqu'à dire qu'il n'avait jamais rencontré un homosexuel de sa vie! — la proposition de Lord Arran fut adoptée article par article, bien qu'assez gravement défigurée par toute une série d'amendement. La dernière séance consacrée à ce débat a été celle du 16 juillet, mais il y en aura peut-être encore d'autres.

Malheureusement, tandis que les Lords s'éternisaient sur ce débat, la Chambre des Communes écartait, en une seule séance et sans discussion — le 26 mai — une proposition identique émanant de M. Leo Abse, député travailliste de Pontypool, en vertu d'une procédure très particulière, propre au Parlement britannique : celle du « Private Member Bill ». Le député qui recourt à cette procédure dépose sa proposition, non en tant que mandataire de son parti, mais en son nom personnel. Le débat ne donne pas lieu à discussion plénière, mais seulement à deux discours : le premier, de l'auteur de la proposition, le second, d'un « opposant » choisi discrétionnairement par le Président de la Chambre.

Le malheur voulut que l'« opposant » choisi pour répliquer à M. Abse fût Sir Cyril Osborne, homme d'affaires conservateur et puritain doué d'une éloquence de polémiste. En quelques minutes, il accumulait les arguments fracassants contre la réforme de la loi : « La question est simple : désirez-vous encourager la sodomie?... La grande majorité de notre peuple considère que la sodomie est révoltante, dégradante et contre-nature, et je suis tout à fait de cet avis... Cette pratique dégoûtante est un grave danger pour la sécurité de la nation, et la rendre légale serait agir contre l'intérêt du pays... Ce qu'il nous faut, c'est davantage de discipline, et non davantage de licence... » Et, pour finir, l'argument-massue : « Les députés qui voteront en faveur de la proposition de M. Abse devront s'en expliquer avec leurs électeurs... » (Dans tout cela, on le voit, aucun argument logique, aucun raisonnement : mais les Assemblées, pas plus que les individus, ne se laissent toujours conduire par la raison...) Résultat : 178 voix contre la réforme de la loi, 159 pour. Proposition repoussée.

Dans ces conditions, la proposition de Lord Arran, bien que votée par les Lords, perdait toute chance d'être adoptée aux Communes : l'échec de la proposition Abse était trop frais. D'ailleurs, contrairement à ce qu'on avait pu croire,

le gouvernement travailliste s'était bien gardé d'appuyer trop nettement la réforme : à la Chambre des Lords, Lord Stonham, membre du gouvernement, avouait que « l'opinion publique doit être prise en considération, même si, en tant qu'individus, nous avons une opinion différente ». L'évêque de Southwark reprocha aux travaillistes d'agir, en cette affaire, comme Ponce-Pilate au procès de Jésus.

Reste, après cet espoir déçu, à « faire le point ».

Tout d'abord, une constatation : à la Chambre des Communes, malgré l'éloquence et la passion fanatiques de Sir Cyril Osborne, la majorité puritaine n'est plus que de 19 voix sur 337 votants, et s'amenuise donc d'année en année. D'autre part, le vote de la Chambre des Lords (bastion traditionnel du conservatisme moral et social) en faveur du changement de loi a considérablement frappé l'opinion publique. Un nombre croissant de gens prennent conscience que la loi actuelle a « quelque chose qui ne va pas » (« something is wrong with the law »).

Il est de moins en moins vrai de dire que l'opinion publique anglaise, en son ensemble, est hostile à la réforme; la violence verbale des puritains s'accroît dans la mesure même où ils se rendent compte qu'ils perdent inexorablement du terrain.

Il est évident désormais que la libéralisation de la loi anti-homosexuelle en Angleterre est inéluctable, à plus ou moins brève échéance. Mais, pour y parvenir, combien de drames devront encore être vécus, combien de vies ruinées, combien d'être voués à la folie, au suicide et — peut être — au crime (2)? De cela, Sir Cyril Osborne n'a cure. Heureux homme, dont la conscience est satisfaite à si peu de frais!

MARC DANIEL.

(2) Une brochure publiée par la *Homosexual Law Reform Society* le 5 mai 1965, à l'occasion du débat à la Chambre des Lords, donne des précisions impressionnantes sur les conséquences désastreuses de la loi actuelle, qu'on a qualifiée à juste titre de « statut officiel du chantage » — et du crime, pourrait-on ajouter.

LE CAR DE SALONIQUE

par HARALAMPOS.

Le voyage d'Athènes à Salonique en autocar sur la nouvelle autoroute est merveilleux. On croirait que la voiture vole. Cependant il n'en a pas toujours été ainsi. Avant que cette nouvelle « nationale » fut construite, on passait par Thèbes. Lors d'une excursion que je fis par le passé, il m'arriva cette histoire que les chers amis de notre incomparable *Arcadie* trouveront, je l'espère, intéressante.

Je revenais à Athènes et avais pour voisins deux étrangers, des anglo-saxons qui, chose rare, entendaient et même baragouinaient le français. Comme il arrive en pareilles circonstances le sujet de notre conversation était l'intérêt pittoresque ou archéologique que présentaient les sites que nous visitions. De Salonique à Larissa on rencontre peu de sites archéologiques, mais parmi ceux-ci la vallée de Tempé, qui allie un grand intérêt mythique à la richesse de la nature, me donna l'occasion de parler de la beauté des vues que présente le fleuve Pinios, coulant sous l'ombre de toute une armée de platanes et d'autres arbres, arbustes et plantes grimpantes, qui constituent un Eden tropical aux portes de la plaine nue de Thessalie. Virgile a chanté ses louanges; mais ce n'est pas tant aux jeux d'ombre et de lumière, ni aux fleurs et à la végétation luxuriante que mes compagnons prêtaient attention. Les mythes, élément métaphysique, ont imprégné la nature : les noms des différentes sources et petites cascades de la vallée : Vénus, Ganymède, etc..., évoqués par mes paroles, suffirent pour faire surgir devant les yeux de mes interlocuteurs les Nymphes, les Dryades et les Dieux même de l'Olympe. Une discussion vive s'éleva sur les mythes, même avec les touristes Grecs et je me vis bientôt obligé de faire le guide pour eux aussi en grec. Tous m'écoutaient avec grande attention, mais ce fut surtout un adolescent, le jeune aide du chauffeur, qui s'était littéralement suspendu à mes lèvres. Il essaya plusieurs fois de me poser des questions, mais il ne parvenait

LE CAR DE SALONIQUE

pas à prendre la parole, ou bien sa timidité l'en empêchait. Le car dévorait les kilomètres. Ayant déjeuné à Larissa, ville très ancienne, où mourut le premier médecin digne de ce nom : Hippocrate, nous reprîmes notre chemin. Près de Thèbes, je suggérai au chauffeur d'aller lentement, afin d'offrir aux passagers l'occasion de voir le Lion de marbre, érigé en l'honneur du Bataillon Sacré des Thébains tués à la bataille de Chéronée, il y a vingt-trois siècles. Naturellement, j'eus à improviser une petite conférence, et il paraît que dans mon enthousiasme ma voix prit des intonations plus chaudes, car même ceux qui, tout en prêtant attention à mes explications, étaient restés jusqu'alors impassibles, se groupèrent cette fois autour de moi pour mieux m'entendre.

Pour les amis d'*Arcadie* qui par exception ne connaîtraient pas l'histoire de ce monument, la voici; en 338 avant Jésus-Christ, les Athéniens, ayant constitué un front commun des Hellènes contre les Macédoniens, obtinrent même d'y faire adhérer les Thébains, jusqu'alors alliés de Philippe, roi de Macédoine. Le but de cette coalition était d'arrêter l'avance de Philippe vers le sud. A Chéronée, le 3 août, les deux armées se disposèrent en ordre de bataille. Les Athéniens et leurs alliés étaient plus nombreux; ils eurent le dessus au début, mais l'armée de Philippe était plus expérimentée et finit par mettre l'adversaire en fuite. Démosthène, ce grand orateur de l'Antiquité et grand ennemi de Philippe, ne se sauva que par la fuite. Mais le Bataillon Sacré des Thébains, composé de trois cents hommes unis par couples par les liens de l'amour, lutta et tomba rang par rang. Pas un ne bougea de sa ligne, et tous, « amants » et d'arrêter l'avance de Philippe vers le sud. A Chéronée, le combat, « allant voir les morts, s'arrêta à l'endroit où gisaient ces trois cents guerriers, tous frappés de piques par-devant, tous en armes et mêlés les uns aux autres. Il en fut dans l'admiration et, apprenant que c'était le bataillon des amants et des aimés, il se mit à pleurer et dit : maudits soient ceux qui supposent que de tels hommes ont pu faire ou subir rien de honteux! » (1).

Il est vrai qu'à Thèbes l'éducation militaire n'allait pas sans l'amour viril. « Quand un jeune homme atteignait l'âge de l'enrôlement, son amant lui faisait cadeau d'un équipe-

(1) R. Flacelière : *L'Amour en Grèce*, p. 82.

ment complet (panoplie), et Pammenès, un homme qui avait l'expérience des choses de l'amour, y fit ranger les soldats, dans les corps de troupe, d'une façon toute nouvelle. Il plaça l'aimé au côté de l'amant, parce que l'Amour est le seul stratège invincible. Il arrive que l'on abandonne les hommes de sa tribu ou de sa famille, alors qu'entre l'aimé et l'amant, si le dieu Eros les anime, aucun ennemi n'a jamais pu se glisser pour les séparer l'un de l'autre » (2).

Sur la fosse commune qui reçut les cadavres des amants on érigea ce lion en marbre, exécuté plus grand que nature et d'une noble simplicité; il est plein de puissance et d'une expression étonnante : il semble rugir une protestation indignée contre l'hostilité avérée de la société contemporaine contre l'homophilie, qui pourtant donna un si grand exemple de bravoure. Les fouilles ont découvert le « polyandron » (cimetière), et dans celui-ci 240 squelettes alignés en sept files. Un des squelettes gardait la lance enfoncée dans la poitrine; un autre, deux lances enfoncées dans le bassin. On prit des moulages de quelques squelettes, qui devraient prendre une place d'honneur dans un musée de l'homophilie, si un jour un musée pareil était fondé. Le lion, brisé par le temps, fut restauré en 1905 par Sochos, sculpteur grec. Et comme on peut le voir, il rugit fièrement, et son rugissement est un cri de guerre, rappelant aux générations modernes l'ensevelissement de la liberté. Mais une défaite si héroïque est beaucoup plus glorieuse qu'une victoire.

C'est dans les mêmes termes que j'emploie ici que je parlai alors à mes compagnons de voyage. Comme on le pense, ma petite conférence ne manqua pas de faire une vive impression sur mes compagnons de voyage. Chacun l'entendit et fit son examen de conscience, selon ses idées et son degré de maturité intellectuelle. Les étrangers en furent enthousiasmés. Mais celui qui fut bouleversé par mes paroles, fut encore le jeune aide chauffeur. A proprement parler, le car était devenu trop étroit pour lui. Il cherchait des prétextes pour m'approcher et me demander des détails. Il y avait quelque chose qui l'intriguait; cependant il n'osait pas me communiquer sa pensée. Le car continuait sa course. Athènes était devenue toute proche. Et le jeune homme devenait de plus en plus inquiet et nerveux. Il prit enfin son courage à deux mains et me demanda en rougis-

(2) Plutarque : *Dialogue sur l'Amour*.

sant : « Ainsi donc, Monsieur, des relations pareilles étaient permises en ces temps-là, elles n'étaient pas honteuses? » — « Nullement, répondis-je, elles étaient quelque chose de très habituel. » — « Très bien, Monsieur, très bien », dit le jeune homme avec un contentement manifeste. On arrivait à Athènes. A un moment le chauffeur appela son jeune aide et lui donna un ordre. Avant de s'en aller pour l'exécuter, l'adolescent revint en courant près de moi et me dit : « Monsieur, laissez-moi, je vous prie, votre numéro de téléphone et votre adresse près du volant. Merci. » On entra en gare. Le jeune aide descendit pour distribuer les bagages aux passagers, non sans m'adresser un dernier regard perçant. Mon esprit fut envahi de pensées et d'espairs. Je me rappelai un poème juvénile que j'avais composé dans le temps, « à la manière de Kavafis » :

*Il avait des yeux bleus qui ne sont pas de mon goût,
Car je pense qu'ils ne trahissent pas assez de virilité,
Et je ne suis pas de ceux qui aiment le genre tiède.
Mais il avait beaucoup de ce que j'aime et cherche à*

[trouver :

*Sa mise populaire, par exemple, et son air mi-canaille.
Et lorsque je soutins son regard, il comprit, lui,
Mais en ce qui me concerne, je lui dis en pensée
« Adieu » et je continuai mon chemin.*

Eh bien, cette fois-ci encore la même solution s'imposait, qui rappelle pour beaucoup d'entre nous le supplice de Tantale. Où nous mettrait un nouveau Dante de l'homophilie?

*... Vidi e conobbi l'ombra di colui
Che fece per viltà il gran rifiuto,
(j'ai vu et reconnu l'ombre de celui qui fit
par lâcheté le grand refus) (3).*

Je m'en allai donc, sans laisser près du volant l'adresse demandée.

HARALAMPOS.

(Traduit du grec par DEMIS.)

(3) *Inferno*, 3, 60.

TÉMOIGNAGES

par GÉRARD MEZIERES.

*Dans quelle mesure l'amitié
d'une femme et d'un homo-
phile est-elle possible?*

1^{re} LETTRE — MAGDA

Chère Régine, tu t'es demandé ce que j'étais devenue et, de fait, la correspondance s'est accumulée sur mon bureau pendant deux longs mois. Deux mois où, créature vidée d'elle-même, je languissais dans une chambre nue d'une banlieue, sous le contrôle d'infirmières — « Si vous voulez guérir, m'avait affirmé le médecin, ne lisez pas, n'écrivez plus, dormez ! » Et c'est sous cette injonction que j'ai dû dormir constamment et rompre tout contact avec ma vie d'antan. J'étais arrivée aux dernières limites de l'épuisement nerveux. J'avais maigri de dix kilos... Enfin, maintenant que je suis à peu près redevenue moi-même, je m'efforcerai de faire le point et ce ne sera pas de trop que la présence à mes côtés d'une amie comme toi.

C'est l'an dernier, en février, que nous avons fait la connaissance de Georges M..., l'étudiant en médecine de la Faculté de M... que nous fréquentions l'une et l'autre. Mince, blond, avec un assez joli visage que nous jugions, l'une et l'autre, un peu « fille », nous nous accommodions assez de sa présence. Il était moins entreprenant et surtout moins grossier que les autres étudiants qui fréquentaient notre « Cité ». Enfin il nous emmenait souvent dans sa « Floride » faire des courses dans la montagne. Peu à peu, il s'était noué entre nous trois des liens d'une certaine amitié, sans que cela ressemble en rien à la camaraderie bruyante et tapageuse que nous avons souvent avec d'autres garçons ; ses effusions assez rares étaient empreintes d'une certaine discrétion ; ni l'une ni l'autre n'éprouvait certes l'impression de se trouver en péril avec Georges ; et cette sécu-

TÉMOIGNAGES

rité n'était pas sans ajouter un charme certain à sa présence. Peu à peu, j'avais fini par avoir besoin de Georges, sans trop m'en rendre compte. Je ne me posais pas de questions sur cette absence de curiosité qu'il affectait peut-être vis-à-vis de toi et de moi, et je l'attribuais à de la confiance et à une bonne éducation qui freinait ses élans dans la crainte d'être importun.

Puis, un jour, j'eus la révélation brutale de sa vraie nature. Excuse-moi si je t'ai caché cet événement. C'était lors d'une fête de l'Association à laquelle nous avions été conviées. Comme d'habitude il devait venir nous chercher en auto. Nous avions, peu avant de partir, rencontré sous le porche de l'escalier un autre étudiant anglais du nom d'Edwards. Georges sembla très joyeux de le voir et, en même temps, ennuyé de nous accompagner à la soirée dansante. Bref, il persuada Edwards de venir avec nous à la sauterie, il alla jusqu'à lui prêter un veston et une cravate de smoking.

Il y avait une nombreuse assistance formée d'étudiants et de leurs amies, tous habitués à se fréquenter. Nous dansâmes, toi et moi, alternativement avec Georges, jusqu'au moment où le cercle s'agrandit devant de nouvelles présentations. La soirée se prolongea assez tard. Je ne me souviens plus à quel moment, j'eus la sensation que Georges et Edwards avaient disparu. Ils n'étaient plus dans la salle. J'en avais la certitude. Sous un prétexte quelconque, je me dégageai des bras de mon partenaire du moment et je parcourus la salle et ses dépendances. J'allai au bar, ils ne s'y trouvaient pas non plus. Pas davantage dans le hall d'entrée où s'attardaient de nombreux couples ! Pourquoi est-ce que j'eus l'idée de m'enfoncer dans une galerie qui menait à un vestiaire derrière la scène où les musiciens déposaient leurs instruments ?

Tout était plongé dans une inquiétante obscurité. Je ne sais pourquoi, j'eus l'impression pourtant que cette pièce était occupée. Et au bout d'un moment, mes yeux se faisant à l'obscurité ambiante, je distinguai deux ombres entrelacées sur une banquette... et un chuchotement mêlé d'un bruit de baisers étouffés. A ce moment, le projecteur tournant qui éclairait les danseurs dans la salle principale tourna brusquement et vint effleurer les visages et les têtes des deux jeunes gens. L'un esquissa un mouvement de retraite ; à ce mouvement, je sus que c'était Georges. En même temps,

je vis le désordre de ses vêtements et que la chemise de son partenaire était entrebâillée. Je me souviens de tous ces détails avec une extraordinaire précision et, qu'en même temps, je restai étonnamment muette et immobile. Les deux garçons — il s'agissait bien de Georges et d'Edwards — rejoignirent la travée centrale et allèrent ensuite au vestiaire pour se réajuster.

Je ne sais comment j'eus la force de faire bonne figure, mais tu ne t'aperçus de rien. Il est vrai que tu avais suffisamment été occupée de la soirée pour n'avoir pas eu à t'étonner de mon silence. Je trouvai un prétexte pour abrégé la soirée et revenir avec un autre étudiant.

J'en suis encore à m'étonner comment je n'avais pas été plus clairvoyante au sujet de Georges et comment, après avoir été mise en éveil, j'ai continué à rechercher Georges, après une interruption de quelques jours — cherchant en mon for intérieur — plus à le justifier qu'à l'accabler. Peu à peu des « ragots » plus ou moins sollicités par moi avaient achevé de m'éclairer. Georges recherchait ostensiblement plus la société des hommes et surtout des jeunes gens que celle des femmes. Pourquoi cette circonstance ne me détourna-t-elle pas de lui? Je crois qu'en moi-même je me flattai de l'arracher peu à peu à ce que je considérais comme un égarement passager. De tout ce que j'avais surpris, je ne lui dis rien, et je continuais à être avec lui comme par le passé. Je me rappelais cette baronne danoise, rencontrée à Saint-Tropez l'année d'avant, et qui s'affichait avec un jeune homme efféminé qui la tenait par le bras avec une affectation qui me faisait rougir pour cette femme.

Et maintenant, j'en étais réduite là. Quelles que fussent les raisons de mon comportement, je recherchais la société d'un homme qui n'aimait pas les femmes. Parfois je remarquai, lorsque Georges m'accompagnait, une touche d'étonnement légère dans leurs yeux. Tu étais partie faire une cure d'altitude dans la montagne, tu ne pouvais donc plus me conseiller. D'ailleurs, aurais-je écouté tes arguments? C'est douteux. Je te vois sourire. Sans doute est-il plus fréquent qu'on ne le pense de voir des femmes qui ont, pour la plupart, passé la quarantaine, faire leur société d'un homosexuel? Mais ce n'était pas mon cas. Était-ce donc une prédisposition de ma nature? Pourquoi allais-je donc demander à un homme cette sorte d'affection et d'amitié protectrice qu'une autre femme est en général plus qualifiée pour

apporter à une amie? Est-ce que j'appréciais particulièrement cette nuance d'amitié ambiguë, venant de la part d'un homme qui, je le savais, ne pouvait me désirer? Ou bien plutôt est-ce que j'espérais voir se modifier ses dispositions à mon égard?

... Certes Georges, quand il le voulait, pouvait être un compagnon exquis et son raffinement lui dictait toutes sortes d'attentions délicates. Mais malgré tout, je n'étais jamais dupe tout à fait; je sentais que je n'étais pour lui qu'un prétexte... Par moment la dureté de son regard, une inflexion de voix particulière me faisait sentir qu'au même instant où je le croyais tout à moi, il avait rencontré la « proie » — cet être mystérieux qu'il chassait comme les « chauves-souris » menant leur chasse dans la nuit et se nourrissant d'un insecte invisible. Il avait tôt fait de changer et de se transformer en un monstre cuirassé de flèches et d'écaillés, sur lequel aucune prise n'existait plus.

Et pourtant j'ai aimé Georges, malgré tout ce qu'on m'en disait, plus que n'importe lequel des autres hommes que j'ai rencontrés — peut-être à cause de ce refus dans lequel il s'obstinait — peut-être à cause de l'émoi délicieux dans lequel me plongeait ses mains longues et mobiles, quand il jouait du piano, et que les notes du clavier prolongeaient sous la tonnelle les accents d'un « Nocturne » de Chopin... Ou peut-être encore parce qu'il vient une époque dans la vie où l'on préfère choisir soi-même le gibier qu'on veut chasser... Étrange impression que de découvrir soudain un être plus mobile, plus ondoyant, plus menteur que soi-même... Pourquoi n'ai-je pas pu me contenter de cet amour blanc comme celui d'une sœur aînée pour un jeune frère? Je voulais toujours davantage, pénétrer plus avant dans la confiance de mon jeune ami, et puis savoir son secret... *Savoir*, et ce que je découvrais chaque jour de lui-même, bien loin de me rassurer, m'effrayait, mais en même temps me captivait comme un jeu dangereux.

Georges n'était pas l'artiste calme au beau visage mobile qui m'avait séduit les premiers jours... C'était un dur reptile des profondeurs, au bec acéré, à la peau cuirassée d'écaillés... Il lui fallait toujours de nouvelles proies. Après quoi, las, gavé, il s'endormait dans le désert de sa solitude repue... A son érotomanie, tout était sacrifié... Plus fort de mon adhésion silencieuse du début, il s'enorgueillissait

maintenant de chaque nouvelle proie, sans honte et sans dégoût, et il ne cherchait même plus à s'en cacher devant moi.

J'avais cru, pour pouvoir le mieux rejoindre, partir, le soir, au bras de Georges, parée comme une fiancée, et le suivre dans un de ces bars spéciaux, où dans la demi-obscurité, comme des ondes invisibles, la sourde marée du désir capte ses victimes et les rejette sur la rive... Il m'arrivait de rester jusqu'à une heure avancée et matinale à la fois, comme une naïade sur un récif, tandis que la marée se retirait de moi et que les derniers quinquets de la fête des corps s'éteignaient... Il s'avançait vers moi, comme un jeune prince désenchanté, le visage à peine défait et il s'excusait alors de ne pouvoir me raccompagner. Je le voyais partir au bras d'un gars robuste, aux épaules déhanchées... Leur voiture démarrait avec bruit. Le barman prévenant téléphonait sans bruit. Un taxi, comme envoyé par le destin, abordait dans la brume aux tristes rivages de mon désenchantement et me remmenait dans ma robe flétrie et empoisonnée des relents du tabac. En remontant chez moi, une barre douloureuse étreignait mes tempes; je me jetais sur mon lit, et je me jurais de ne plus recommencer. Dans le demi-jour bleuissant, les derniers réverbères jetaient une lueur d'agonie... Je prenais deux ou trois cachets pour dormir..., enfin dormir..., oublier...

Je ne verrais plus jamais Georges! Mais au lendemain, une force impérieuse me poussait à saisir le téléphone et à faire de mes doigts gourds le chiffre du bar où, tapi dans son secret, il attendait son heure de chasse...

— Non! me disais-je, aujourd'hui, je ne téléphonerai pas...

Peine perdue! mes doigts ne m'obéissaient pas et faisaient le chiffre fatidique, tandis que de l'autre côté, d'un invisible cadre, se profilait le visage de l'homme aimé, avec son sourire abject, et ses cheveux mêlés, détrem্পés par la sueur : « Chérie, c'est toi! Je t'attendais... »

GÉRARD MEZIERES.

Le mois prochain :

La réponse de Georges

ENQUÊTES, ENQUÊTES, ENQUÊTES...

par XAVIER BEAL.

Il en pleut! ... de toute part!

L'année passée avait vu paraître les deux petits volumes de poche de « Marabout Université » sur *la sexualité*, où se trouvent quelques pages raisonnables sur l'homosexualité, qui malheureusement aboutissent à je ne sais quel moralisme bénisseur ici ou là, tandis qu'ailleurs on peut lire les plus virulentes condamnations de l'intolérance en matière sexuelle, et une revendication très décidée en faveur de la liberté de la recherche scientifique (pages 318-320 du second volume). Cela constitue tout de même une importante contribution à la « désacralisation » des prétendus problèmes qui nous préoccupent.

Le 8 octobre 1964, *Témoignage chrétien* nous avertissait que les chrétiens n'avaient « plus peur de la sexualité ». L'article de Mario Rossi — quatre pages — parut certes, à divers catholiques, trop audacieux, mais enfin il apporta une bouffée de vérité, et de bonne volonté, dont les heureux effets se sont fait malgré tout sentir... jusque chez les plus obstinés zéloteurs du conservatisme romain.

Le Vatican, lui aussi, bénéficie ... des enquêtes.

**

Le terme de « perversion » que les gens sérieux n'emploient plus, ne peuvent plus employer, se trouve encore çà et là, dans les pays de langue française, au-delà de l'Atlantique... ou du Jura.

A Montréal, dans ses conférences plus ou moins coiffées par le soi-disant « réarmement moral », feu Peter Howard parlait encore de « perversions » et classait l'homosexualité à côté de l'alcoolisme! et de je ne sais plus quelle dégénérescence...

A Neuchâtel, à propos d'une « douloureuse tragédie » (le suicide d'un magistrat, dont seuls le tabou sexuel et l'opinion, bien entendu, étaient responsables), un journal du cru, fort ému et très digne — versant des larmes de crocodile sur cette triste fin d'un homme, paraît-il, éminent — ne manquait pas de glisser pourtant ce distinguo : « L'homme normal ne peut aucunement se faire une vertu de sa normalité. Elle lui est donnée; et s'il en abuse pour tomber dans la débauche, il n'est pas moins coupable que l'inverti constitutionnel qui s'abandonne à son penchant », mais aussi cette menace : « Cela n'empêche nullement d'ailleurs qu'en tant que perversion, chez ceux qui sont exempts d'anomalie, l'homosexualité si répandue dans notre société ne doive être sévèrement combattue, comme indice de pourrissement et de décadence » (*Le Courrier*, 30 janvier 1965).

Le mot perversion a donc été écrit. Tout de suite après, pourtant, notons-le bien, on a concédé que chez certains il y avait « anomalie ». C'est un rai de lumière, une promesse de compréhension. Mais aussitôt on a repris la grosse caisse en vue de la défense sociale... et on a lâché les grands mots : « pourrissement et décadence »!

Contre-vérité absolue et totale, qui n'est plus à discuter. Aujourd'hui, tout historien informé pense, que dis-je? constate que c'est exactement le contraire qui est vrai! Mais à Neuchâtel et à Montréal! ... Enfin, passons!

*
**

Les Instincts sexuels du Dr Schlegel (voir *Arcadie*, n° 127, page 332 et n° 131, page 536) avaient apporté à leur tour une autre bouffée d'air frais et salubre que nous avons appréciée.

Mais c'est Stockholm qui aura marqué l'année avec *Les Minorités érotiques* du Dr Ullerstam (voir *Arcadie*, n° 136, page 198), que la grande presse avait signalées dès l'automne, souvent avec faveur, et que *Constellation*, à son tour, expliqua non sans une belle audace, à ses innocentes lectrices du métro. Des paragraphes entiers y peuvent être qualifiés de courageux : « Les gens jugés anormaux, déviés ou pervers sont plus ou moins brimés par la société et souvent condamnés par les lois. Or, chacun sait bien que la frontière, en ce domaine, est très indécise. Et même s'il était prouvé que telle ou telle *déviat*ion sexuelle est d'origine

pathologique, est-ce une raison suffisante pour en refuser la satisfaction? On n'empêche pas les fumeurs de fumer, même s'ils se ruinent la santé et empoisonnent l'atmosphère avec leur nicotine... »

« Les déviations posent parfois un problème médical, jamais un problème moral. Mais parce qu'on met la morale où elle n'a que faire, il existe effectivement un problème social. Le drame des minorités sexuelles tient aux réactions de leur entourage, et plus largement, de la société où vivent les homosexuels. Cette société, à leur égard, est injuste. De plus en plus compréhensive pour la sexualité dite normale, elle maintient l'interdit sur toutes ses formes parallèles. Les frustrations sexuelles ne préoccupent personne, même pas les médecins :

« Ce que je demande, ce n'est pas une simple et banale tolérance, c'est l'organisation d'un système qui permette à tous les *minoritaires sexuels* de satisfaire leurs goûts non seulement sans honte et sans complexes, mais dans des problèmes pratiques, et bien entendu, sans encourir de sanction pénale. Une telle organisation se bornerait à légaliser, avec toutes les garanties sanitaires désirables, ce qui existe ou a existé en fait, en de nombreux pays, de manière improvisée, clandestine et artisanale. En le reconnaissant franchement, on éviterait les sentiments de culpabilité qui en découlent, pour ne pas parler des dangers médicaux ou des complications sociales ». Voilà ce qui se lisait cet hiver dans le métro, et se vendait par piles entières, partout. *Arcadie* n'a jamais tenu un langage aussi décidé! (*Constellation*, n° 201, janvier 1965, pages 100 à 101.)

L'idée d'être « jugés anormaux » et « brimés » par la société était crânement lancée — et défendue — dans cette aimable revue que dirige Pierre Laffont, et qui annonçait en même temps que « la France entame une période fantastique : 1965 ». Du reste, « la médecine s'attaque à la vieillesse » (page 25), le Japon est affranchi (p. 103) et 1965 est « le départ pour une vie nouvelle, indépendante et large » (dans les Situations du commerce)! Quel avenir!

Des débats suivirent un peu partout, dans les capitales, ces perspectives radieuses, venues de la Venise du Nord. *Arts*, par exemple, s'en fit l'écho sous la plume de Claude Bonnefoy (N° 1 006 du 19 mai). Des interventions judiciaires du Dr Valensin (sur le plan pratique), du crimi-

nologue Stanciu sur le plan psychologique), d'Edgar Morin (sur le plan social), précisèrent les possibilités et les limites des libertés envisagées. L'idée du Suédois a cependant fait son chemin dans les esprits, à Paris notamment.

*
**

Signalons que dès ce même automne de 1965, la revue *Janus* (bien plus sérieuse que *Planète*), en son numéro 3 (« Histoire et Sexualité »), a donné une série d'études de qualité, parmi lesquelles, bien sûr, un chapitre sur l'homosexualité du Dr Bernières, illustré entre autres des Héros de Pollajuolo et des lesbiennes dormeuses de Courbet. Six pages à peine, certes, mais exemptes de « bêtises ». L'auteur a eu le mérite de bien distinguer « l'homosexualité constitutionnelle » et ses principaux types morphologiques. Il ajoute : « Déterminer le type de chaque homosexuel est donc particulièrement délicat, car la plupart du temps rien ne le différencie des êtres normaux, si ce n'est le comportement psychologique. En tout cas, les études modernes n'admettent plus la conception de l'homosexualité liée à une dégénérescence. Au contraire, les homosexuels constitutionnels sont souvent des gens intelligents, intuitifs, bien élevés, sensibles, avertis, parfois très raffinés, possédant à un degré plus ou moins grand les qualités et les défauts des deux sexes » (p. 66 et 67).

Notons au passage que le Dr Bernières précise : « L'homosexualité est vieille comme le monde. L'homosexuel masculin abonde surtout en Allemagne, alors que le lesbianisme s'observe principalement en France » (p. 65). On pourrait peut-être élargir ce point de vue : Peuples du Nord — peuples doriens — opposés aux peuples des climats plus doux? Simple suggestion. Mais il est de fait que l'homosexualité masculine elle-même est courante en Afrique et en Asie tropicale. Alors?

*
**

Le printemps de 65 a vu l'« enquête » de *Candide*. A laquelle *Arcadie* n'a pas craint de reconnaître quelque mérite, puisqu'elle a permis à un public assez large de considérer comme un fait — dont il fallait tenir compte — certaines préférences chez certains. Et assez nombreux. Et assez variés. Certains, qui n'étaient point des monstres, et

que l'on côtoie à chaque instant dans tous les milieux et dans toutes les conditions.

Les balayures, si l'on peut dire, de cette « enquête », furent ramassées par *France-Dimanche* qui en fit une mouture nauséabonde et grotesque (n° 979 et 980). Le peuple des midinettes et des concierges, déjà si bouleversé par le double calvaire de Farah Dibah et de Soraya, se trouva traumatisé par un effroyable tableau de sexe-fiction, et ce danger de l'homosexualité, bien pire que celui des folies atomiques et des bombes à hydrogène! Il n'est question que de virus, de menaces, de contaminations, de réseaux du vice et lieux de perdition... Les vieux « détournent » les jeunes, ces pauvres petits « chutent ». On « corrompt », on « incite », et naturellement « le mal » se répand. « Répand la terreur! » On a envie de citer La Fontaine :

Ils ne mouraient pas tous. Mais tous étaient frappés.

« Lyon n'est pas épargné... » « La province a ses relais. » On jette des abbés, voire des évêques, dans cette ronde infernale. On signale des troupes de beaux Allemands qui sillonnent la France « pour faire leur dot » chez nous. On alerte les familles. C'est le grand affolement. Il faut qu'on s'arrache le journal! Se l'est-on arraché? Question.

*
**

A *Carrefour*, peu après, on travaille dans un autre style. On ne craint pas de s'attaquer à la haute politique qui, pour une certaine bourgeoisie française, consiste à dénigrer l'Angleterre. C'est pourquoi on s'y préoccupe surtout de montrer, d'étaler, de stigmatiser la « décadence » de sa jeunesse. « Stupéfiants » et « uranisme ». C'est du langage châtié.

Mais on y est informé des questions sexuelles, à peu près, comme pouvait l'être en 1889 (l'année de la Tour Eiffel) *Le jardin des modes!* Alors, c'est le redéballage des perversions, vices, etc... On y parle de l'homosexualité avec une candeur qui donne l'impression qu'on n'y a même pas lu la quintuple enquête de *Candide*, c'est tout dire! Du reste, la France n'est citée qu'à titre de référence, au sujet de ces pays abracadabrants qui ne brûlent pas leurs homosexuels sur des bûchers nationaux (N° 1 083, 16 juin, p. 10 et 11).

On y découvre qu'il y a en Angleterre (on confond avec Grande-Bretagne) un — ou selon les estimations — deux millions d'homosexuels, ce qui est tout à fait modeste pour une population de 54 millions.

On y tempête, on s'y étouffe de colère, en rappelant que le « Conseil de surveillance morale de l'Église d'Angleterre » avait approuvé le rapport Wolfenden, que les Lords avaient été assez fous pour voter les adoucissements que l'on sait aux lois barbares (et vraiment folles!) que l'on sait aussi..., mais on respire, parce que « les Communes se sont heureusement chargées de repousser cette motion aberrante par 178 voix contre 159 » (1).

« Le nombre considérable, ajouta *Carrefour*, des votes favorables à l'indulgence pour les invertis, risque néanmoins d'encourager singulièrement ces individus à faire parade de leurs vices. » Au pluriel!

Car là aussi, il n'est question que d'aberrations, de dégradations, d'adeptes, etc... (On confond d'ailleurs invertis et homosexuels) — c'est-à-dire, comme on l'a si souvent écrit — « les fraises et les fruits »! la *partie*, si j'ose préciser; et le *tout*: mathématique boîteuse! On ne dit pas quelle est la spécialité des *icoglans*. (Cherchez dans le grand Larousse..., cela vous amusera!)

Et c'est sur la lancée de cette diatribe que *Carrefour* en vient à accuser la France, et à accuser, précisément, Cambacérès. De son point de vue, hélas! le journal n'a peut-être pas tout à fait tort! On aimerait tant être tout à fait sûr que, dès 1802, la France unanime eût opté pour la liberté, plutôt qu'un homme seul! si sympathique qu'il nous paraisse aujourd'hui.

Malgré cette fureur de *Carrefour* contre les Lords et les Evêques anglais, et malgré son admiration pour Sir Cyril Osborne qui, aux Communes, a combattu la loi de clémence et de liberté que recommande le rapport Wolfenden, c'est un autre Osborne! — qui en juillet dernier a tenu la vedette à Londres, en faisant jouer sa nouvelle pièce *A Patriot for me*, sous les auspices de l'English Stage Society, subventionnée par le très officiel « Arts Council » de Grande-Bretagne (*Le Monde*, 3 juillet).

« Sujet délicat entre tous : emprise et développement des relations homosexuelles dans un milieu d'officiers de car-

(1) Cf. ci-dessus l'article de Marc Daniel, p. 380.

rière, une élite en cours de décomposition » puisque l'action se situe dans les dernières années de l'empire austro-hongrois, avant 1914!

**

Mais la discussion en Angleterre est sereine, menée à fond, et générale. Olivier Todd, dans *Le Nouvel Observateur* du 1^{er} juillet, nous met très au courant (p. 15 et 16) de la situation au nord de la Manche. Encore une enquête! Mais sérieuse celle-là, et chemin faisant il écrit : « Pendant ce temps, le Parlement se couvrait de honte sinon de ridicule : il refusait de voter — par 19 voix de majorité seulement, il est vrai — une loi ne faisant plus un crime de l'homosexualité entre adultes consentants. »

« Le lesbianisme gardait un statut inchangé : n'existant pas juridiquement, il reste libre... (mais), s'il n'a pas de réalité juridique, les lesbianisme a accédé, avec quelques remous, à la vérité télégénique. »

Et Olivier Todd nous avertit d'un livre qui vient de jeter un nouveau « pavé dans la mer puritaine » : *Eros Denied* — « passionnant sur le plan de la description et de l'analyse historique », par Waymand Young, dont les spécialistes du monde anglo-saxon vous entretiendront prochainement. Comme on vous entretiendra aussi des heureux congrès de Bruxelles (novembre 1965) et de Turin (juin 1965).

**

Il y a dix ans, c'était le bon vieux *Crapouillot* qui se risquait à traiter de l'homosexualité. Et nous lui répondîmes, nous précisâmes, nous rétorquâmes. On était entre gens de bonne compagnie. Mais depuis, nous sommes tombés aux hebdomadaires qu'on achète dans les gares, et finalement à *France-Dimanche* qu'on achète au coin du trottoir, entre la crémière et la boulangère.

Tout le monde parle de l'homosexualité, tout le monde donne son avis, jusqu'aux gardes-barrière des chemins de fer départementaux, et jusqu'aux pompistes!

Mais en savent-ils plus long que la très vieille tenancière du châlet d'aisance des Champs-Élysées? Question!

Diffusion de la culture!

Diffusion?

Ou confusion?

XAVIER BEAL.

SEPTEMBRE

Septembre... Il pleut, déjà l'automne. Seul dans cette forêt, je cueille des bruyères. Il est mauvais d'être seul; l'esprit musarde et s'égaré. Il fait la mémoire buissonnière. Les souvenirs sont vagues. Je pose mes pieds au hasard et des questions à tout : au vent, à la pluie têtue et poisseuse, aux pierres du chemin, aux bêtes qui se terrent pour hiberner. Ce que j'interroge ne m'entend pas et ne peut me répondre. Pourtant j'insiste :

— Oh, dites-moi, je vous en prie que c'est bien la bruine qui trouble ma vue et non des larmes, que c'est le vent froid qui glace mon cou et non ton bras chaud qui s'est retiré de ma nuque, mon amour. Mes lèvres sont sèches depuis qu'elles ont perdu la rosée de tes baisers. Les feuilles mortes m'agacent; elles frôlent ma joue au passage en se laissant tomber comme le faisait ta main duvetée. De quel droit? Je me révolte contre ces empiètements de la vie qui me rappellent ce qui était mort en moi. La nature ne m'aide pas. Mon fardeau est plus lourd à porter que celui de la vieille qui part là-bas, ployant sous un fagot.

Te souviens-tu, Amour, de nos promenades à travers bois quand cette nature aujourd'hui hostile était notre complice et se prêtait à nos yeux? Peut-être as-tu oublié même les bois? Nous étions deux, j'étais seul à aimer; je le sais à présent. A aimer les bois à travers toi, toi à travers les bois... C'est bête de n'avoir qu'un verbe pour exprimer des choses aussi différentes. Elles se conjuguent, certes, mais pas de la même façon. Le soleil brillait, l'air était plus chaud que maintenant et mon cœur aussi à cause de ta présence. Quelle étrange musique joue le vent dans les ramures... Ses notes battent mes tempes, j'ai froid et la fièvre me dévore. Jadis, à cette même place, un vent tiède et joyeux gonflait nos chemises échancrées. Son tourbillon nous emportait vers l'infini. Ma bruyère sent le terreau, la pourriture, le cadavre sentimental, la mort.

SEPTEMBRE

Comme je suis devenu prudent. Autrefois, je ne sais plus quand car je me refuse à compter le temps, nous pataugions dans la mare pour effrayer les grenouilles. Je viens de faire un détour pour éviter la mare. Les grenouilles sont embrochées. Elles rôtiront sur un feu de brindilles comme mon cœur sur le brasier des amours mortes. Sais-tu encore que nous aimions les feux de bois?... Qui furent pour moi des feux de sarments, pour toi des serments partis en fumée... Mais je me souviens aussi que tu n'aimais pas cueillir les bruyères ni aucune fleur sauvage. Alors, j'ai peut-être imaginé que tu aimais les feux de bois, la mare, la forêt et moi...

Allons, il vaut mieux que je quitte ces lieux ensorcelés. La vie doit continuer, n'est-ce pas? Quelqu'un viendra certainement dans mon existence qui aimera tout ce que tu dédaignais, qui m'aimera. A ce moment-là, ce sera peut-être moi qui aurai changé et qui n'aimerai plus les bois!...

R. F.

PHILIPPE JULLIAN

ROBERT DE MONTESQUIOU

« *Un festival d'anecdotes et de roseries* »

Mercure de France — 15 F

LIVRES ANCIENS

LIVRES NOUVEAUX

LES JUIFS

de ROGER PEYREFITTE.

Tout a déjà été dit sur ce maître-livre — ou presque. Depuis qu'il a paru bien des jours ont passé..., et tant de polémiques se sont élevées à son sujet que tous les lecteurs d'*Arcadie*, sans doute, se sont précipités pour l'acheter et en faire des délices de leurs vacances (1). Au reste, ce n'est pas — à la différence, par exemple, des *Amitiés particulières*, ou de l'*Exilé de Capri* — un livre « arcadien ». Mais il serait inimaginable que les Arcadiens ne se sentissent pas concernés par une œuvre de Roger Peyrefitte — ne serait-ce, en ce cas particulier, que par le parallélisme souvent évoqué entre la destinée des Juifs et celle des homosexuels dans l'Europe chrétienne. Incompréhension, condamnation traditionnelle prétendument fondée sur l'Écriture sainte, persécutions, mépris et répulsion survivant au progrès du libéralisme, s'appliquent aussi bien, depuis deux mille ans, aux exilés de Jérusalem qu'à ceux de Sodome : la distance d'une des deux villes à l'autre n'est, d'ailleurs, pas si grande qu'on ne puisse évoquer, à défaut d'une autre, une manière de parenté géographique.

Roger Peyrefitte autorise lui-même ce rapprochement en une belle phrase de son livre : « J'admire les hommes et les femmes qui restent ce qu'ils sont, contre vents et marées — homosexuels, hérétiques, anti-conformistes... Quand on a combattu pour être soi et pour le demeurer, on est l'allié de toutes les minorités. » C'est dire qu'un homosexuel conscient de sa condition ne peut pas être indifférent au problème juif, quelle que soit sa position personnelle vis-à-vis des Juifs.

On sait la thèse de Roger Peyrefitte : depuis le Moyen Âge, les Juifs se sont si intimement mêlés aux sociétés européennes qu'il est vain, aujourd'hui, de prétendre qu'il existe une race « aryenne » non enjuivée : les Dupont, les Martin, les Durand sont des noms juifs au même titre que les Klein, les Blum et les Levy. Cette thèse est appuyée sur une érudition étourdissante, et illustrée avec l'esprit le plus brillant. Il est difficile, après avoir refermé le livre de Roger Peyrefitte, de rester logiquement anti-sémite ; mais la logique, hélas, n'a le plus

(1) Roger Peyrefitte : *Les Juifs*. Paris (Flammarion), 1965. Gr. in-8°, 515 p. Prix : 24 F. Relié : 30 F.

souvent pas grand-chose à voir dans ce domaine, pas plus que dans celui de la condamnation de l'homosexualité.

Le goût qu'éprouve l'auteur des *Fils de la Lumière* pour les sociétés « closes », pour les rites et les symboles antiques, l'a attiré vers les Juifs les plus traditionalistes, les hassidiens de la rue des Rosiers. Il n'est pas sûr qu'il réussisse à entraîner derrière lui, dans ce quartier — à vrai dire — assez malodorant, la sympathie de la foule de ses lecteurs. Mais, chemin faisant, il éclaire bien des choses d'un jour inattendu, à la lumière du Talmud. Il révèle le profond érotisme de ce peuple venu, après tout, du fond de l'Orient, berceau de toutes les pratiques amoureuses du monde. Beaucoup d'Arcadiens, qui n'aiment pas les Juifs, parce que la condamnation de l'homosexualité dans le *Lévitique* est à l'origine, via saint Paul, de vingt siècles de persécution, seront surpris d'apprendre (p. 504) que le Talmud recommande l'indulgence pour les sodomites. Je ne sais si cela sera suffisant pour faire entrer le Talmud parmi les classiques de l'homosexualité, mais enfin cela prouve au moins qu'il ne faut jamais avoir peur de réviser des opinions trop tranchées.

Ajoutons que, d'après Roger Peyrefitte, si l'homosexualité masculine reste sévèrement condamnée par les Juifs pieux, l'homosexualité féminine bénéficie de plus de bienveillance ; l'un des principaux personnages du roman, la baronne (Juive, bien sûr) de Goldschild, la pratique d'ailleurs avec élégance et esprit, grâce, notamment, à certaine collection de mains, qui... Mais laissons quelque chose à découvrir aux lecteurs du livre, et notamment sur quelles paroles, dans les pensionnats pour jeunes filles du XVI^e arrondissement, on chante un *Ave Maria* qui évoque plus Lesbos que Nazareth.

Jamais Peyrefitte n'a été plus ardent ni plus éloquent, dans son combat pour la liberté et la vérité, que dans ce livre. Jamais non plus il n'a été plus maître de sa langue et de son talent. C'est un festival d'érudition, d'esprit — et, bien entendu, d'érotisme. Un livre à dévorer goulûment, puis à savourer à loisir. Et, aussi, un livre à méditer, même (et surtout) s'il choque certains de nos préjugés les plus enracinés. Choquer et faire méditer, n'est-ce pas pour cela que Roger Peyrefitte a été créé et mis au monde ?

MARC DANIEL.

QUELQUES OUVRAGES ANGLAIS ET AMÉRICAINS DE « VULGARISATION »

Comme les langues d'Esopo, la « vulgarisation » peut être, selon les cas, la meilleure ou la pire des choses. Cela est vrai dans tous les domaines mais, plus qu'ailleurs, dans celui de la sexologie.

Dès qu'il est question de vie sexuelle (et plus particulièrement de « déviations », « anomalies » et « perversions » sexuelles), l'honnête désir de s'instruire cède trop souvent la place aux malsaines curiosités et aux troubles masturbations mentales des amateurs de pornographie à déguisement pseudo-scientifique. C'est pourquoi, à côté des ouvrages rédigés avec rigueur et méthode, le mot de « vulgarisation », ici, recouvre parfois des livres qu'on hésite à placer sur le rayon « sérieux » des bibliothèques et dont la place, tout compte fait, serait plutôt, malgré les titres universitaires de leurs auteurs, sur le rayon des *erotica*.

La passion du public anglo-saxon d'aujourd'hui pour tout ce qui touche à l'homosexualité (passion qui nous étonne si fort, nous autres habitants d'un pays où l'opinion publique, dans son ensemble, est bien indifférente sur ce point) provoque, Outre-Manche et Outre-Atlantique, une floraison de ces ouvrages de « vulgarisation » de toutes catégories. Une maison d'édition de Los Angeles, Sherbourne Press (1640 S. La Cienega, Los Angeles) exploite ce filon en se spécialisant dans le genre « accrocheur ».

C'est ainsi que nous avons lu, récemment, *Male Sexual Deviations and Bizarre Practices* (« Déviations sexuelles et pratiques bizarres chez l'homme »), de Robert Bledsoe, préfacé par le Dr Leonard A. Lowag (1) et *Male and Female Sexual Deviations* (« Déviations sexuelles masculines et féminines »), de Michael S. Wolfgang, préfacé par le même Dr Lowag (2).

Ces deux livres ont comme caractère commun de se présenter comme des recueils de « case histories » (histoires réelles), de revêtir un masque très léger d'apparence scientifique, et de s'adresser, très visiblement, à un public désireux d'être émoustillé plutôt qu'instruit.

(1) 157 p. Prix : \$ 3.

(2) 137 p. Prix : \$ 3.

Qu'on en juge par les titres des chapitres consacrés aux « déviations et pratiques bizarres » masculines : « La main amoureuse » (Onan soit qui mal y pense!), « Un goût de miel » (du miel que la langue va chercher sur les rayons de la ruche, si l'on ose dire...), « La porte de derrière », « En famille », « Garçons pour le plaisir », « Animaux familiers », « Je te mangerais », etc... Le texte est dans le même goût, avec descriptions piquantes et tout ce qu'il faut pour titiller le lecteur. De science là-dedans, guère. Retenons simplement avec plaisir que M. Bledsoe a renoncé au ton cafarde et hypocritement puritain que se croyaient obligés d'adopter, naguère encore, les auteurs d'ouvrages de ce genre, lesquels s'imaginaient sans doute que leur ralliement affecté à la « morale » courante leur vaudrait, le cas échéant, l'indulgence des tribunaux. M. Bledsoe tord franchement le cou aux préjugés et défend ouvertement la thèse de la liberté sexuelle. Donnons-lui en acte bien volontiers.

M. Wolfgang, auteur de *Male and Female Sexual Deviations*, adopte, quant à lui, un ton plus « distingué » et moins émoustillant. Mais, lui aussi, il présente des « cases histories » sous des titres de chapitres qui sont tous un programme : « Tendances et techniques de la masturbation normale », « Coït anormal », « Lesbianisme », « Homosexualité masculine », « Sodome et pédérastie », etc... (J'y ai personnellement appris l'existence, ou du moins le nom, d'une « perversion » que je n'avais encore vue nulle part : le « troilisme ». Ce néologisme désigne l'amour à trois; combien de gens, tels M. Jourdain qui faisait de la prose sans le savoir, sont « troilistes » sans s'en douter!) Notons, à l'actif de ce livre, un chapitre initial honnête sur l'origine des tabous, et une prise de position très vigoureuse contre le puritanisme des lois et de l'opinion publique américaines.

Il serait vain, étant donné le niveau « scientifique » auquel se situent ces deux ouvrages, d'en discuter en détail les conclusions. Regrettons toutefois qu'une fois de plus l'homosexualité, cette composante essentielle de la sexualité humaine, y soit placée sur le même plan que les perversions les plus rares et les plus sordides, coprolagnie, sadisme, cannibalisme, nécrophilie, etc... Et, lecteurs européens, constatons avec amusement l'aspect de « vérité révélée » que prend décidément, pour le public américain, la psychanalyse, dont les théories, le jargon (et hélas, les méthodes de « traitement ») sont, dans ces deux livres, admis sans discussion comme des données évidentes, même si l'un d'eux (Bledsoe) parle avec indignation des charlatans qui, sous prétexte de « group therapy », organisent de véritables séances de « prostitution verbale ».

Précisément, la « group therapy » constitue le sujet du troisième livre dont nous rendons compte ici — également publié par Sherbourne Press — : *Sex Offenders in Group Therapy*, du Dr Manning R. Slater, avec le sous-titre suivant : « L'expérience personnelle d'un spécialiste de psychologie clinique en matière de group-therapy criminelle » (3).

(3) P. 159. Prix : \$ 0,95.

On sait ce qu'est la « group therapy », technique thérapeutique dérivée de la psychanalyse classique : les « malades » sont réunis en groupe et sous la conduite du psychiatre discutent **entre eux** leurs anomalies respectives. Le Dr Slater, tout spécialiste qu'il est, n'a pas perdu un certain sens de l'humour. « Il est à la mode aujourd'hui dans le grand public », écrit-il, « de discuter ouvertement des problèmes émotionnels les plus intimes. Tout le monde connaît quelqu'un qui a un complexe d'Edipe; et on va se faire psychanalyser aussi facilement qu'on allait, voici vingt ans, faire un promenade après dîner ». Cette boutade, même en tenant compte du fait qu'il s'agit d'une boutade, nous donne à mesurer quel abîme sépare dans ce domaine la France des Etats-Unis. Car je ne crois pas me tromper en disant que, dans notre pays, la psychanalyse reste à peu près totalement inconnue du grand public, n'est-ce pas? et que rien n'est plus étranger à nos compatriotes que le Freudisme, les complexes et les motivations inconscientes. Autres pays, autres mentalités...

Le « groupe » qui fait l'objet du livre du Dr Slater se composait de cinq personnes, dont un homosexuel (les autres étant deux exhibitionnistes, une prostituée à tendances lesbiennes et un garçon de dix-neuf ans coupable d'attentat à la pudeur sur des petites filles). La lecture **in extenso** des séances de « group therapy » entre ces cinq personnes est, il faut l'avouer, d'un assez accablant ennui. Le fatras habituel de « relations avec le père », « relations avec la mère », « absence de maturité émotionnelle », etc..., s'étale à longueur de pages. A la fin, bien entendu, Mike (l'homosexuel) se lie avec une fille rencontrée dans un bar, et l'épouse : tout permet de le considérer comme « guéri ». Mais tout l'ensemble des « sessions » (ainsi s'appellent les séances de thérapie) donne une impression d'honnêteté indéniable, d'où n'est pas exclue d'ailleurs une certaine naïveté. Les Etats-Unis, de toute évidence, exagèrent dans leur enthousiasme pour les techniques psychanalytiques et dérivées; reste à savoir si notre pays n'exagère pas, lui, dans l'indifférence et la méfiance qu'elles lui inspirent. Là, comme dans d'autres domaines, sans doute, le bon sens et la sagesse se situent à mi-chemin.

Le petit livre du Dr Anthony Storr, **Sexual Deviations** (4) se situe dans une toute autre catégorie que les précédentes. D'abord il est anglais, et non plus américain. Ensuite, il prend place dans une collection de poche de renommée mondiale — les **Penguin Books** — et par là même il se trouve donné en pâture à un public aussi vaste qu'on puisse le rêver. Voilà donc une petite monographie sur les « déviations sexuelles » qui se trouve en vente dans les bibliothèques des gares et dans les épiceries de village. On tremble, en l'ouvrant, à l'idée que des millions de gens ont dû apprendre là tout ce qu'ils savent sur le délicat problème. Or, on a tort de trembler. Le Dr Storr fait preuve d'une totale honnêteté intellectuelle et, à l'inverse des médecins américains qui écrivent pour Sherbourne Press, il refuse

(4) Pelican Original A 649, 139 p. Prix : 3 shillings 6 pence.

toute concession au « sensationnel » et même à l'anecdotique. Son petit livre est sérieux, bien documenté, austère même.

L'homosexualité (à laquelle sont consacrés deux chapitres de dix pages chacun) est considéré par le Dr Storr comme un « manque de maturité » émotionnelle. C'est là une théorie classique, qui n'exclut en aucune façon la compréhension ni même la sympathie : « On admet que... les relations hétérosexuelles sont **en général** (5) le moyen le plus sûr d'obtenir la satisfaction sexuelle, et que par conséquent elles constituent le plus souvent le but principal de la plupart des gens; mais cela ne veut pas dire que ce soit le seul but, ni que les gens normaux ne puissent pas lui substituer d'autres pratiques sexuelles... » (p. 13). Voilà des « le plus souvent » et des « en général » qui vont loin. Le Dr Storr en est si conscient qu'il tient à préciser : « Telle pratique sexuelle, considérée comme acceptable dans un pays donné et à une époque donnée, peut être regardée comme une perversion ailleurs ou à d'autres époques; et, dans une même civilisation, chaque individu peut avoir une règle de conduite sexuelle différente de son voisin » (p. 11).

On devine qu'avec cette largeur de vue, le Dr Storr trouve absurde, néfaste et révoltante la loi anglaise qui fait de l'homosexualité un crime. Sa voix s'ajoute à toutes celles qui, à la suite du fameux Rapport Wolfenden, réclament l'abolition de cette loi. L'immense diffusion des **Penguin Books** donnera à son opinion une audience particulièrement large.

Sur les causes de « l'homosexualité » et sur son « traitement » le Dr Storr, à vrai dire, n'apporte guère de nouveau. Il adopte en gros l'explication psychanalytique classique (selon laquelle les déviations sexuelles, homosexualité comprise, trouvent leur source dans les conflits de la première enfance, qui « bloquent » les développements émotionnels de l'individu). Mais il tempère le côté artificiel de cette théorie par une constante préoccupation de maintenir la sexualité en contact avec **l'amour**. « Tomber amoureux implique, entre autres choses, qu'on puisse faire coïncider le monde intérieur de la fantaisie « érotique » avec la réalité extérieure d'un être vivant : et cela constitue, au moins temporairement, la plus grande félicité qu'il puisse être donné à l'homme de connaître. »

Le malheur est que, obsédé par l'idée que l'homosexualité est un « manque de maturité », le Dr Storr tient pour démontré que l'amour homosexuel est « radicalement incomplet » (p. 89), « intrinsèquement insatisfaisant » (p. 90). A ses yeux, toute union homosexuelle est condamnée à l'instabilité, au déséquilibre et à l'échec, parce qu'elle repose sur une base essentiellement fragile, à savoir une personnalité incomplètement mûrie. L'expérience aurait pourtant dû montrer au Dr Storr qu'il se trompe. Mais on retombe là dans la contradiction habituelle et fondamentale : étant psychiatre il ne connaît guère comme

(5) C'est nous qui soulignons (N.D.L.R.).

homosexuels que ses clients, qui par définition sont « mal ajustés » à leur homosexualité et, par conséquent, névrotiques. Les homosexuels sains, équilibrés, stables, ne fréquentent pas les cabinets des psychanalystes, et le Dr Storr ne les voit par conséquent pas.

Cette lacune constitue le plus gros reproche qu'on puisse faire à ce petit *Penguin Book*. Elle n'empêche pas la valeur de phrases telles que celle-ci : « Il ne peut faire aucun doute que l'homosexualité existe à l'état latent chez tous les hommes » ou : « Dans des civilisations autres que la nôtre, dans des pays plus tolérants, 100 % des hommes Press — : *Sex Offenders in Group Therapy*, du Dr Manning R. Slater, ont une activité simultanément homosexuelle et hétérosexuelle » (p. 82). Ce sont là d'utiles et gênantes vérités pour l'opinion publique, et on se réjouit qu'elles soient affirmées dans un ouvrage de si vaste diffusion, même si, pour nous autres « orfèvres en la matière », leur contexte paraît un peu timide.

MARC DANIEL.

Deux romans exceptionnels :

JACQUES BRENNER

TROIS JEUNES TAMBOURS

— Prix : 13,50 F —

MICHELE PERREIN

LE PETIT JULES

— Prix : 12 F —

(Ed. Julliard)

ZOO STORY

LE RÊVE DE L'AMÉRIQUE

Les écrivains américains semblent être obsédés par l'homophilie, sinon par sa pratique érotique. Les romans et le théâtre obéissent, aux Etats-Unis, à cette hantise nostalgique : le paradis perdu de l'amour tient aux relations sentimentales et sexuelles entre garçons. S'il faut en donner une nouvelle preuve, il suffit de rendre compte du *Rêve de l'Amérique* et de *Zoo Story*, deux pièces en un acte (mais la seconde est, de loin, la plus longue et la plus importante).

L'auteur, Edward Albee, n'est pas un inconnu : *Qui a peur de Virginia Woolf*, tragédie boulevardière, sur des thèmes d'Avant-Garde, a fait les beaux soirs du théâtre La Renaissance, à la fin de l'année précédente. Les comédiens, le metteur en scène et l'adaptateur, Jean Cau, avaient contribué à notre profonde satisfaction à la représentation. Raymond Gérôme et Madeleine Robinson s'y déchiraient avec une rage joyeuse, toutes leurs rancunes, leurs frustrations jetées à leur propre tête (et à celle du jeune couple invité). L'alcool y aidait beaucoup!

On retrouve tout cela, en partie, dans les deux pièces représentées, depuis le début de l'année, au Lutèce. Mais l'homophilie, absente dans *Qui a peur*, œuvre postérieure à celles-ci, surgit constamment dans *Le Rêve* et dans *Zoo Story*. Nostalgique dans la première, moyen de libération de l'individu opprimé par la société du racisme et du dollar dans la seconde, elle reste bien le regret et le vrai rêve d'une certaine Amérique : celle de la jeunesse libérale.

En apparence, la première pièce est une satire qui se veut cruelle d'un certain mode de vie yankee. Un couple d'Américains moyens, abrutis par la télévision et les illustrés, une vieille mère radoteuse. Et la situation absurde s'établit à partir de là. On a invité quelqu'un. Mais qui? On ne sait plus. Cette invitée — une femme jolie, frivole et dame patronesse — surgit. On la reçoit malgré tout. Et une conversation, à bâtons rompus, s'engage entre eux quatre. Incohérents, les dialogues font penser à d'Ionesco, celui de *La Cantatrice chauve*. Mais Albee est raisonnable, réaliste. Il finira par (presque) tout expliquer.

Entre temps, nous savourons l'intrusion sur scène d'un blond « bébé » musclé, joufflu, dépersonnalisé, prêt à commettre n'importe quelle bassesse pour de l'argent : c'est là le *Rêve de l'Amérique!*

Pourtant, malgré l'humour grinçant de l'auteur, le feu parodique de Laurent Terzieff, en « idéal » jeune Américain, ce robot n'est pas tout à fait antipathique : il confiera à la vieille, restée seule en scène à son arrivée, son secret. Tout jeune, il a été séparé d'un frère jumeau. Depuis, il n'est plus qu'un corps sans âme.

Il faudrait être bien dépourvu d'intelligence pour ne pas voir dans cette confidence, et à travers le symbolisme freudien de la pièce, les thèmes homophiles les plus obsédants. Malheureusement, pas plus que la satire un peu faible, cet aspect du **Rêve** ne parvient à atteindre à une certaine ampleur. C'est regrettable. Car la pièce est riche en intentions diverses. Et la mise en scène sait suggérer le climat d'une Amérique qui, comme voulait Albee, est bien le paradis de la saine démocratie.

Zoo Story ne rappelle pas, quant à lui, le théâtre d'Ionesco. C'est tant mieux pour Albee. L'action se passe dans Central Park, à proximité des quartiers distingués de New-York. Avec un réalisme pointilliste, Albee a imaginé un dialogue entre deux inconnus, sur un banc.

Le premier, c'est le bourgeois paisible : compte en banque, poste important dans une maison d'édition, une femme, des perruches et des filles. Il occupe sa place dans la société yankee. L'autre est un beatnik, un pauvre garçon, victime de l'oppression de la société américaine, comme un vulgaire Noir ou Porto-Ricain. Il **s'impose** à la vue de l'autre, le force à se raconter, avant de parler de sa propre vie lui-même. L'autre, amusé d'abord, l'écoute. Dans l'édition, on rencontre beaucoup de cinglés, c'est connu ! Mais son interlocuteur lui débite des insanités inquiétantes. Il lui apprend que sa mère est morte dans des conditions sordides ; jeune homme, il vit dans un taudis abject, avec pour co-locataire, entre autres, un Noir efféminé qui passe son temps à s'habiller ou à courir les toilettes. La patronne de la maison est un monstre femelle (un personnage à l'image de celui qui a bouleversé la conscience du jeune Fellini : voir **Huit et demi!**), toujours entre deux verres. Quant à ses expériences amoureuses, elles l'ont mené en vain du lit d'un garçon à celui d'une fille. L'amitié toute pure ? Il l'a cherché en vain aussi — comme l'amour.

Sa propre vie ressemble aux cadres vides accrochés au mur de sa chambre. Que lui reste-t-il ? Trouver un inconnu et le forcer à se battre avec lui. Combat très singulier : il refusera de tuer son adversaire, ce bourgeois assoupi ; bien au contraire, après l'avoir armé de son couteau, il l'obligera à lui en enfoncer la lame dans le ventre, avant de le remercier et de lui conseiller la fuite.

Cette pièce réaliste, au fond, relève du symbolisme le plus strict, le plus simple. On y trouve à la fois l'expression d'une révolte désespérée par un pari contre une société, fondée sur les privilèges et l'esprit de ghetto, au détriment de milliers d'hommes. On peut voir, en particulier, dans ce jeune bourgeois, une image de ces profiteurs américains, complices de toutes les formes d'oppression. Mais, pas plus que le beatnik n'est un archétype, il n'en est un lui-même. A la

mort de l'autre, l'univers pour lui bascule soudain. Au lieu d'une comédie, on lui fait jouer une tragédie. Avec un vrai cadavre, du vrai sang, un vrai remords.

La signification homophile de la pièce est encore plus évidente. Elle n'apparaît pas dans le mode homosexuelisant des relations entre les deux hommes, ni surtout dans la sorte de sado-masochisme élémentaire (et verbal) manifesté par le beatnik contre son partenaire. Elle se dégage du plus profond de l'œuvre. Décidé à mourir, le vagabond pouvait demander ce service funèbre à sa logeuse (il avait tenté d'en empoisonner le chien, seul objet d'affection pour cette ivrognesse). Mais non. Il s'est adressé à un homme — et à un homme jeune — pour obtenir de lui le coup de couteau libérateur. Après tant d'échecs la communication avec un autre être s'est révélée impossible dans la vie, il lui reste l'aide d'un inconnu pour mourir. Sa dernière chance.

L'analyse de cette pièce vous l'apprend : certains moments en sont presque insupportables (heureusement, le bavardage du début permet d'accepter la suite sans en trop souffrir). Cette lente, tortueuse montée dramatique, jusqu'à la mise à mort du désespéré, prend aux tripes. On ne cherche pas même à se l'expliquer. On la subit. Dès avant le bourgeois, nous comprenons le désir irrésistible, chez le vagabond, d'en finir avec une existence, qui n'est pas une vie.

Le metteur en scène Daniel Emilfork, en exigeant des interprètes le maximum d'intensité dramatique par un jeu tout intérieur, rend le déroulement de l'action plus impitoyable encore. Cette réalisation ajoute au texte, d'ailleurs, en cruauté ; et les deux protagonistes — Michel Lansale et Laurent Terzieff, le beatnik — ne paraissent même plus jouer, parvenus tous deux au milieu de la pièce : ils se contentent d'avoir changé d'identité.

Laurent Terzieff — il faut revenir sur lui — est tout à fait bouleversant. Ses pitoyables ruses — il en est conscient — ne peuvent plus rien pour lui. Il voit grandir l'ombre de la mort devant lui. Il sait qu'il va lui falloir aller jusqu'au bout de sa Passion. Son visage exprime tous les sentiments, toutes les nostalgies, toute la lucidité de son personnage. Il faudrait se reporter à **Dans la jungle des villes** (sur le thème homophile, le combat impitoyable de deux hommes et l'échec de ce couple manqué) pour trouver dans une pièce — et à travers une interprétation — ces mêmes accents de vérité quant à la condition de l'homophile dans une société hypocrite et bête. **Zoo Story** nous a offert l'image, à la limite, d'une homophilie à l'état pur, **essentiel**.

ANDRÉ CLAIR.

ARCADIE

présentera à Paris

les Vendredi 12 et Samedi 13 Novembre 1965

en soirée

pour la première fois :

CELUI QUI DONNE SA VIE

DRAME EN QUATRE ACTES

de

MARC DANIEL

« *Un amour homophile peut-il être digne
du nom d'amour?* »

Un drame poignant...

La vie d'un homophile...

A l'honneur de l'homophilie...

*TOUS LES ARCADIENS
SE FERONT UN DEVOIR ET UN PLAISIR
D'ASSISTER A CE SPECTACLE*

Pour tous renseignements et réservation,
s'adresser à la Direction d'ARCADIE

GAY ATHÈNES

Agence de voyage et de tourisme

27, rue Sp. Mercouri, ATHENES (Grèce)
(Téléphone : 719-320)

Emission de billets : air, mer, rail
Réservation d'hôtels — Organisation
d'excursions — TOUS PAYS

ACCUEIL ET PRIX PARTICULIER AUX ARCADIENS

SYMPATHIQUE ACCUEIL CHEZ

BARLAY

CHEMISIER-TAILLEUR

167, boulevard du Montparnasse, Paris (VI^e)
DAN. 91-66

(ouvert tous les jours de 9 h à 20 h)
(le lundi soir jusqu'à 22 h)

Une remise est consentie aux Arcadiens

LE RELAIS DE L'ETOILE

HOTEL **

Bon accueil dans un cadre sympathique
8, rue du Bouquet-de-Longchamp, PARIS (XVI^e)

Téléphone : 727-08-75

(près de l'Etoile et du Trocadéro)

— on parle anglais, allemand, espagnol —

A 50 mètres de BOBINO

RESTAURANT

« CHEZ MARIA »

Spécialités bretonnes

Arcadiens, faites-vous connaître,
un meilleur accueil vous sera réservé

Réservez vos tables les samedi et dimanche

16, rue du Maine, PARIS (XIV^e)

Tél. DAN. 11-61 — FERMETURE LE MARDI

CANNES

HOTEL P.L.M. **

Entièrement rénové

3, rue Hoche

Tél. : 39-20-19

Arcadiens, un accueil agréable vous est réservé

LA LICORNE

« Jeannot »

RESTAURANT

24, rue Davy, Paris-17^e

Téléphone : 627-55-91

FERMÉ LE JEUDI

Réservez votre table